Académie Royale
de Langue et de Littérature
Françaises

BULLETIN

N° 2
JUIN 1922

SOMMAIRE

Réception de Mme de Noailles 121
Discours de M. Maurice Wilmotte 121
Discours de Mme de Noailles 143

Réception de M. Benjamin Vallotton 155
Discours de M. Krains 155
Discours de M. Vallotton 165

Littérature et Philologie, par M. Jules Feller 181

Le Centenaire de Flaubert 203
Discours de M. Albert Mockel.

Le Troisième Centenaire de Molière 209
Allocution de M. Wilmotte.

Chronique : 213
Elections 213
Prix 214
Les Encouragements à la Littérature 216

RÉCEPTION DE MME DE NOAILLES

Le 21 janvier, l'Académie a tenu une séance publique pour la réception de Mme de Noailles, membre étranger. LL. MM. le Roi et la Reine honoraient la séance de leur présence. M. Henri Jaspar, ministre des Affaires Etrangères, représentait le Gouvernement.

M. Maurice Wilmotte, directeur, présidait.

Avaient pris place au bureau : M. Marcel Prévost, membre de l'Académie française ; M. Georges Eckhoud, vice-directeur ; M. Gustave Van Zype, secrétaire perpétuel.

Discours de M. Maurice WILMOTTE

MADAME,

Je dois bien commencer par vous confesser mon embarras. Nous inaugurons aujourd'hui un cérémonial, qui n'est pas familier aux académies belges. Si l'on en sort avec un certain bruit, lorsqu'on accepte les derniers honneurs et que des paroles d'adieu se mêlent aux salves des soldats, on y entre silencieusement, avec, tout au plus, un compliment de bienvenue qui, murmuré en petit comité, s'achève par une vigoureuse poignée de main.

Il nous a semblé que, si, entre Belges, cette cordialité un peu courte pouvait être maintenue, nous devions davantage aux écrivains et savants étrangers qui nous faisaient le très grand honneur de venir siéger parmi nous. L'internationalisme crée de nouveaux devoirs dont nous sommes conscients. Mais ces devoirs se traduisent en des formules d'accueil, qu'aucune tradition n'a fixées. Et c'est de là que vient le sentiment de gêne, que vous m'excuserez de vous avoir confié.

Oh ! je sais bien que rien ne m'interdit d'aller prendre conseil et inspiration à Paris, où les réceptions académiques sont des fêtes mondaines. Depuis que nous avons mangé l'excellent déjeuner de nos illustres aînés à Chantilly, il peut sembler qu'un vague cousinage soit né entre eux et nous. Nous ressemblons à des parents de province, dont on ne s'étonnerait point qu'ils imitassent le langage, le ton et jusqu'à la coupe d'habit de leurs nobles cousins de la grande ville. En m'autorisant des usages admis au Pont des Arts, il est sûr que je risquerais moins de déplaire qu'en improvisant des formules d'une politesse qui porte sur une matière aussi délicate. Mais n'oubliez pas, Madame, que ces usages, par cela même qu'ils ont une origine et une signification historiques, ne peuvent être l'objet d'un simple transfert, que chaque pays a sa conception propre de l'hospitalité, fût-elle littéraire. A Paris, le premier soin de celui qu'on reçoit à l'Académie, est de se déclarer indigne de l'honneur qui lui est décerné, en même temps qu'il évoque le passé d'une institution à laquelle tant de gloires ont demandé la suprême consécration. Le Directeur, chargé de répondre au nom de la compagnie, écoute, sans sourciller, les humbles protestations du nouveau venu ; il incline parfois à les ratifier avec un mélange de bonhomie et de condescendance ; enfin il corrobore les fortes louanges, que le récipiendaire prodigue à la personne et aux écrits de celui qui a eu le tact de s'effacer de ce monde pour lui céder la place.

Rien de tout cela ne siérait à la circonstance qui nous réunit dans ce Palais. Car c'est nous, Madame, qui devons user d'un langage plutôt humble et respectueux, pour vous exprimer notre gratitude, et d'un autre côté, nulle obligation ne vous lie à une mémoire encore récente. Point d'oraison funèbre pour endeuiller cette cérémonie, mais, au contraire, c'est d'un hymne joyeux qu'il convient de saluer la jeunesse vibrante et l'originalité claire de votre art.

Hélas ! celui qui aurait dû entonner cet hymne a résigné, trop tôt à mon gré, les fonctions présidentielles. Le poète Albert Giraud ne vous ouvrira pas lui-même, toutes grandes, les portes de notre maison. A sa place, vous trouverez un gardien dont la langue plus prosaïque et les préoccupations plus austères ne le préparaient guère à cet honneur. Il s'en excuse, Madame, et aussi de ne pas se borner, comme il eût mieux valu, à un bref compliment, de façon à ne pas retarder le plaisir de ses auditeurs, qui aspirent à devenir les vôtres. Hélas ! à défaut de traditions nous avons des statuts, et ceux-ci me prescrivent d'être plus long que je ne l'eusse désiré. Force m'est donc de m'incliner et de n'espérer plus qu'en votre aimable condescendance, et dans l'indulgence de mes auditeurs.

A ce double désavantage, qui tient à mes fonctions de Directeur et à ma personne, vient s'en ajouter un troisième, qu'il serait peut-être plus habile de taire. Et c'est que la cérémonie de ce jour ait Bruxelles et non Paris pour théâtre. Si ma place pourrait bien n'être pas ici, la vôtre est assurément ailleurs, sur une scène plus grande et devant un public où se retrouve l'élite du monde entier, attirée par l'attrait de votre personne et le charme de vos ouvrages. Mais laissez-moi vous le dire, au risque d'être taxé d'immodestie, non certes pour moi qui vous parle, mais en faveur de ceux qui nous écoutent : nulle part vous ne trouveriez, en ce moment, un concours d'admiration plus empressé et plus fervent que celui dont témoigne cette assemblée.

Il y a à cela plusieurs bonnes raisons. Les meilleures sont celles qui vous concernent ; car vous êtes lue, goûtée, aimée ici par bien des gens. Mais la plus générale n'a rien d'exclusivement personnel.

De temps immémorial, le Belge, qu'il soit Wallon ou qu'il soit Flamand, a eu le sentiment exact et profond de sa dette envers la culture française. Il a demandé à celle-ci le seul

bienfait que son sol, ses traditions familiales, son labeur persévérant et le sens aiguisé de ses intérêts n'auraient pu lui procurer. En adoptant, même en Flandre, votre langue, il n'a pas seulement fait une sage et fructueuse opération ; il a contenté ses plus intimes désirs. Une sorte d'instinct l'a guidé vers cette France, qui n'a cessé de déborder intellectuellement ses frontières. Ce n'est pas tout ; chaque fois que les événements politiques ou le hasard de leurs pérégrinations ont conduit chez lui des écrivains de votre pays, il les a accueillis avec une sympathie où il se mêlait quelque reconnaissance.

Au siècle passé, n'a-t-on pas vu, plus d'une fois, affluer ici ceux de vos aînés que la disgrâce du régime éloignait de leur foyer ? Mais il n'y a pas que l'émigration ou la proscription, qui nous ont valu l'agrément de ces visites plus ou moins prolongées. Notre vieille terre d'art et de liberté a toujours exercé une sorte d'attrait sur vos créateurs de pensée et de beauté ; qu'ils y promènent leur curiosité butinante, ou qu'ils s'y présentent en messagers d'une doctrine nouvelle, ils ont, avant comme après la guerre, connu la satisfaction de grouper dans nos villes des auditoires nombreux et attentifs.

A vous, Madame, qui avez daigné répondre à notre appel, je juge superflu de répéter un compliment devenu banal en vous souhaitant l'ordinaire bienvenue. Mes compatriotes ont, en effet, imaginé, pour vous recevoir, autre chose et peut-être mieux qu'un déjeuner littéraire ou l'empressement d'un auditoire de conférences. Ayant, avec toute la puissante collaboration d'un ministre ami des lettres, constitué un corps officiel pour l'illustration et la défense de celles-ci, ils ont décidé d'appeler à y siéger des confrères étrangers et, qui plus est, des femmes écrivains. Et leur tout premier choix s'est porté sur vous.

Il s'est porté sur vous parce que vous êtes pour eux, dans le Paris contemporain de la pensée et de la sensibilité, une individualité unique. Les talents féminins abondent autour

de vous ; et ils se distinguent, comme il sied, par des prédilections de sujets, des nuances d'observation et des grâces de style, qui sont interdites à ce qu'on appelle assez sottement : le sexe fort.

Mais vous, Madame, vous semblez réunir tous les dons que le destin a inégalement et diversement répartis. Il y a dans la vivacité de votre curiosité, qui ouvre de grands yeux sur le monde, quelque chose d'audacieux et même de viril ; pour dessiner cette étrange figure d'Antoine Arnault dans *La Domination*, vous avez dû, semble-t-il, sortir quelque peu de la réserve conventionnelle de votre sexe, et d'un autre côté, certains de vos vers possèdent le mâle accent des Pindare et des Archiloque. Pourtant, est-il rien de plus délicieusement féminin que votre art ? On y trouve, à la fois, l'ingénuité, les emportements et la mélancolie d'une fille de nos contrées, les doux rêves, la molle langueur, la nostalgie savante d'une Orientale.

Orientale, vous vous enorgueillissez de l'être par vos lointaines origines. Née à Paris, et vouée dès l'enfance par un instinct sûr au culte d'une nature tempérée, vous n'avez qu'à fermer les yeux pour ressusciter en vous des images plus vives, et venant de plus loin :

Une Grecque aux yeux allongés
Soupire aux Eaux-douces d'Asie :
C'est de cette aïeule que j'ai
Reçu les pleurs de poésie !

Une autre, reine au front distant,
Brodait ou jouait de la harpe
Sous un cyprès, et sur l'étang
Elle jetait des fleurs aux carpes.

Elle dotait d'icones d'or
Ses innombrables monastères ;
J'ai puisé dans ce tendre corps
L'animation solitaire.

Née Princesse Brancovan, de la maison royale des Bibesco, vous vous rattachez en ligne directe, par votre mère, à la famille des Musurus, qui donna à la Grèce un prélat humaniste dès le XVIe siècle et dont un représentant, au XIXe siècle, ambassadeur de Turquie à Londres, trouva l'étrange loisir de traduire Dante en grec ancien.

Voilà quelques-unes de vos ascendances. Elles ont laissé dans votre sang et dans votre esprit une marque très nette. Ce qu'il y a de passionné et de nonchalant à la fois dans votre imagination vient de là, comme aussi un penchant à la rêverie qui a, de bonne heure, favorisé en vous l'inspiration créatrice. Votre enfance n'a dû ressembler à nulle autre ; vous aimez à l'évoquer dans ce cadre sublime de la Haute-Savoie, si parfaitement adapté à votre sensibilité. Il semble que vous vous soyez souvenue de vous-même lorsque vous faites dire à l'héroïne du *Visage émerveillé* : « J'ai de l'humeur, des » caprices, de l'exaltation ; j'aime rire, pleurer, faire claquer » les boutons des fuchsias, et, quand il fait très chaud, boire » à petites gorgées l'eau de la fontaine à l'ombre, qui est » comme de l'argent glacé... »

Ainsi, vagabondant au long des allées d'un vieux jardin, dont les pentes baignent dans le Léman, vous nous apparaissez dans votre adolescence, comme un jeune être de beauté, de tendresse et de joie, aspirant à pleins poumons toutes les senteurs d'une nature alpestre.

Enfance au bord d'un lac ! Angélique tendresse !

vous écriez-vous quelque part. Et encore, cette évocation d'un cadre qui devait vous rester familier :

On voyait luire au loin les jardins de Vevey,
Les jardins de Clarens, ombragés par les vignes ;
Les flots, contre les quais, faisaient trembler des cygnes.
Un romanesque jardin émanait de cette eau,
Comme au temps de Byron, comme au temps de Rousseau.

Ce romanesque, votre éducation littéraire devait vous l'inoculer sans effort. Il flottait autour de vous dans les brumes du lac, favorables à l'éclosion des légendes et qui avaient abrité sous leur voile la nostalgie de Saint-Preux.

En lisant Chateaubriand, Lamartine, Musset, surtout les *Confessions* et le « géant Hugo » vous avez encore attendri cette fibre, qui a fait de vous une musicienne et une poétesse. Mais de tous vos maîtres, nul peut-être ne vous a modelée plus profondément que Henri Heine, « ce voyageur égaré dans la forêt des fables » ce « Grèbe des mers du Nord » qui, dites-vous quelque part, dans de ferventes strophes, mêle

. . . . au thym du verger de Tityre
Les gais myosotis des matins de Francfort.

Et voici en quels termes, précieux à retenir, vous reconnaissez l'ascendant qu'il a exercé sur votre âme :

Vous me l'avez transmis, ce désir des conquêtes,
Cet enfantin bonheur dans les matins d'été,
Ce besoin de mourir et de ressusciter,
Pour le mal que nous fait l'espoir et sa tempête.
Vous me l'avez transmis, ô mon brûlant prophète,
Le céleste appétit des nobles voluptés !

J'ai déjà fait allusion plus haut à cette étrange figure d'Antoine Arnault, où vous avez, non sans une prédilection impliquant un retour sur vous-même, réuni plusieurs des traits d'une jeunesse orageuse, telle qu'on la concevait en 1830. Peut-être avez-vous obéi encore à une autre impulsion moins libre, et partie, en quelque sorte, du fond de vous-même. De même que Goethe, un de vos pères intellectuels, a créé Werther pour échapper à l'envoutement fatal d'une philosophie de désespérance, de même il semble que vous ayez, à votre tour, voulu déposer, et comme enfouir, dans cet ouvrage de vos mains, quelques-unes des plus cruelles tentations de votre vingtième année. Et c'est bien là ce qui marque du

sceau du génie un écrivain nouveau dans la carrière, mais porté vers les sommets par un juste sentiment de ses dons naturels, cette curiosité qui l'étreint de tous les désirs et de toutes les angoisses de ses aînés, cette sorte de palingénésie qui s'opère en lui et qui le travaille. Cherchons autour de nous, Madame: vous êtes le seul de nos poètes qui ait cédé si complètement à ce penchant de son cœur et poussé, comme en gémissant, le cri d'une fière et avide jeunesse.

Romantisme, dira-t-on que tout cela ! Et pourquoi pas ? Il n'est que justice et qu'honneur de revendiquer votre part d'une tradition grande et généreuse, surtout si cette part vous revient d'ailleurs encore que des régions de l'esprit. Votre cœur, incliné à la pitié, a été trop souvent le complice de ces effusions étrangères au lyrisme classique. Que dis-je ? il les a peut-être provoquées ! Tout enfant, vous vous étiez déjà dépouillée de l'égoïsme, si excusable, de ceux dont les premiers ans sont soustraits à la contagion, et même au spectacle des maux vulgaires. Un soir que vous reveniez en voiture avec votre père, vous rencontrâtes, sur la route, un homme que deux gendarmes emmenaient. Votre père dit : « Vois, c'est sans doute un voleur ! » Ah ! confessez-vous, « le mot voleur, comme il m'avait fait peur ! Comme il est redoutable ! Et j'ai regardé. C'était, entre deux gendarmes, un homme pauvre qui avait l'air bien fatigué. »

Vos impressions d'enfant vous sont restées fidèles, tenaces, car vous ferez dire, avec une sorte d'indignation, à votre meilleure héroïne, celle de *La Nouvelle Espérance*, répliquant aux tirades facilement vertueuses de son époux : « C'est » irriter en moi le goût de vouloir et le goût de manger, que » de condamner le malheureux, que la misère mène à voler son » pain. Je voudrais que la justice fût simple, nourrie de » science et trempée d'ingénuité... ». Hélas, Madame, soyez indulgente même pour ceux qui condamnent ! Songez que l'inégalité, souvent monstrueuse, des rétributions, est la loi

même de la vie et que la nature ne nous épargne pas, à ses plus humbles échelons, le spectacle de l'injustice !

Mais je m'en voudrais d'insister sur les directions de votre cœur. Elles ont déterminé, il est vrai, les positions de votre pensée dans ce Paris actuel, où l'on vous concède, à tort ou à raison, quelques-uns des attributs d'une Egérie politique, écoutée par les plus hauts arbitres. Et c'était une raison suffisante pour ne pas omettre un trait essentiel de votre physionomie morale. Au surplus, elles n'ont, en rien, entamé l'unité harmonieuse d'une personnalité littéraire plutôt orientée, de par de lointaines dépendances, vers un idéal serein de beauté classique.

En vous lisant, parfois on pense à telle figuration encore animée d'une Muse, sinon d'une Bacchante, de l'Hellade ; les larmes chrétiennes ne l'ont point rendue grimaçante ; et vous avez eu raison d'écrire à Jean Moréas :

> Nous vînmes du pays délicat et suave,
> Où le temple est étroit, où les Dieux sont petits,
> Où la douleur est sage, où la prudence est brave,
> Où l'ordre est consenti.

Par vos origines, comme aussi par vos études et vos méditations, vous êtes, en effet, de cette lignée étroite de poètes qui, dans l'art français du XIXe et du début du XXe siècle, ont renouvelé le miracle de la Renaissance, et rendu l'Antiquité vivante à nos regards éblouis. Chacun de vos devanciers a puisé aux mêmes sources, il est vrai ; mais chacun d'eux, en se détachant de ses maîtres, a su modeler, tantôt avec force et tantôt avec grâce, sa propre effigie. De Chénier à Leconte de Lisle, de Leconte de Lisle à Hérédia, de Hérédia à Moréas, que de sons différents !

Vous, avec la belle et saine ingénuité de votre nature, vous avez dédaigné tant de complications verbales, tant de gestes maniérés, tant de raffinements où s'étaient complus certains de vos devanciers. D'un élan instinctif et comme d'une

haleine, vous avez remonté tout de suite à l'aïeul, à ce jeune homme ardent et mélancolique, qui, avant de porter sa tête sur l'échafaud jacobin, devait révéler aux admirateurs de Gessner et de Florian l'*Anthologie*, l'*Aveugle de Smyrne*, *La Jeune Locrienne*, la Sicile des tyrans et des pâtres et, comme il le dit lui-même,

> . . . ramenant Palès des climats étrangers,
> Faire entendre à la Seine enfin de vrais bergers.

Vos lectures et vos voyages ont complété l'initiation préparée par une ascendance exceptionnellement favorable, et c'est ainsi que dans tous vos écrits, mais surtout dans vos livres de vers, la Grèce, mère de notre pensée et de nos arts, veille jalousement sur votre inspiration. Tantôt vous l'évoquez, avec un sens religieux, dans des poèmes qui sont des hymnes, tantôt vous en ravivez les nobles attitudes, en visitant les sanctuaires de ses Dieux ; tantôt c'est sous la forme d'allusions lointaines, de mentions rapides, que nous la sentons présente en vos écrits. Est-ce elle qui vous a, comme un doux poison, mis dans les veines cette ardeur, qui, plus discrète dans vos premiers livres de vers, plus affirmée dans le dernier, vous a fourni l'unique thème de vos romans ? C'est bien possible, l'hérédité offre de ces surprises. Assurément, aucun auteur de ce temps n'a affiché, en écrivant des histoires sentimentales en prose, un aussi magnifique dédain de tous les éléments de littérature dont elles se composent et, en tout cas, dont elles se corsent, pour se consacrer à l'unique et exclusive peinture de l'amour. Certes, l'héroïne de la *Nouvelle Espérance* porte sa curiosité sentimentale en plus d'un endroit, et, d'autre part, il vous a plu de faire du principal personnage de la *Domination* une sorte de Don Juan, d'ailleurs infiniment plus compliqué que l'autre, qui n'était — heureusement pour lui — ni homme de lettres, ni snob, et concevait plutôt ses agressions comme un commandant de batterie

préparait une opération de détail dans la grande guerre. Il reste qu'un seul amour véritable, celui d'Elisabeth ici, celui de Philippe Sorbier là, emplit le livre, et que dans le *Visage émerveillé*, il n'y a qu'une anecdote amoureuse, anecdote servant de motif à un des plus beaux chants païens qu'on puisse mettre sur les lèvres d'une religieuse.

L'amour, tout l'amour, avec sa tyrannie, ses emportements, ses intervalles de doute et d'amertume, avec aussi ce que vous appelez sa « plénitude de la sécurité et du pouvoir », Sabine de Fontenay s'était aimablement chargée de le définir, et d'en personnifier devant nous la longue et navrante épopée, avant que les cent dernières pages des *Forces Eternelles* n'aient été écrites, de façon à constituer pour les êtres épris, un bréviaire unique, harmonieux, minutieux, riche en beaux cris partis de l'âme, en retours amers sur vous-même, en aveux charmants, en confessions désespérées.

Pourquoi faut-il que trop souvent l'idée, et comme le spectre, de la mort traverse vos souvenirs ? De plus en plus, semble-t-il, la notion de la douleur reste attachée, en vous, à celle du sentiment le plus vif, et, avec l'appréhension d'une fin inévitable, forme une sorte de triangle fatal dessiné par le sort. Ce n'est assurément pas la contemplation si sereine de la divinité qui perdit Phèdre et entraîna Hélène vers Ilion, qui a pu troubler à ce point votre vision de poète ; mais n'oublions pas la complexité énigmatique de votre nature, où tant d'éléments générateurs d'émotions lyriques sont en conflit, et estimons-nous heureux que le plus souvent, la tempête enfin apaisée, vous donniez la vie à des chants empreints de sérénité et noblement élyséens.

En somme, la terre de vos prédilections, c'est la Grèce, et il n'y a pas un souffle embaumé de la première patrie de votre âme, qui ne vienne parfumer vos vers. En vous lisant, déjà Maurice Barrès l'a écrit, on pense au « Cantique des Cantiques », à sa vivante, enivrante et quasi funèbre poésie.

Mais on pense aussi aux mystères helléniques, à la danse des Nymphes sur le rivage lumineux, à cette foule bigarrée et frivole qui se pressait autour de l'aède, chantant la gloire des dieux et les combats des humains.

Et pourtant, ne soyons pas dupes des mots, mots sonores ou capiteux qu'a trouvés une bouche ardente pour traduire vos plus secrets émois. Elle a beau, cette jeune Muse qui a jeté par brassées dans le jardin des lettres françaises les fleurs éclatantes et voluptueuses de l'Orient, elle a beau vouloir se montrer à nous sous les longs voiles d'un autre hémisphère. Nous sentons, nous savons qu'elle est notre sœur, qu'elle a connu nos fièvres, qu'il y a dans ses joies, ses élans, ses angoisses, ce que la civilisation occidentale a su ajouter au jeune animal humain, encore proche de l'Eden vagabond. Le lyrisme le plus exalté n'a su éteindre en elle ces petites flammes vigilantes qui éclairent la route cruelle de la vie. Sur cette route, elle s'est engagée d'un pas ferme, attentive à tous les spectacles qui sont le seul aliment de la curiosité ordinaire des hommes. De même qu'elle est capable de se courber sur le sol, de discerner les plus humbles produits qui brisent son écorce et rampent à sa surface, de même elle n'éprouve nulle gêne à énumérer les très matérielles conquêtes de ses frères. Elle parlera des bateaux, des trains, avec la même sorte d'allégresse qu'elle goûte le matin dans son jardin de campagne:

Tout est beau, j'aime l'univers ;
Je goûte avec la même joie
Un frais chemin de sapins verts
Et les blés que le soleil broie.

. . . . . .

Ce matin, rien qu'en restant là
Debout dans mon jardin qui brille,
Je vois l'Asie et ses lilas,
Les Florides et leurs vanilles.

Voilà ce que vous dites d'une part, et de l'autre :

O trains noirs qui roulez en terrassant le temps,
Quel est donc l'émouvant bonheur qui vous attend ?
Quelle inimaginable et bienfaisante extase
Vous est promise au bout de la campagne rase ?
Que voyez-vous, là-bas, qui fuit et luit toujours,
Et dont s'irrite ainsi votre effroyable amour ?

Avec cette puissance de transfiguration, qui n'est inférieure à celle d'aucun artiste, vous pouvez, Madame, impunément attacher votre regard sur l'objet le moins propre, semble-t-il, à agir sur votre sensibilité ; toujours votre âme est pareille à un arc bandé ; toujours vous tirez du spectacle des choses, même les plus humbles, des motifs d'exaltation. Vous descendez dans votre jardin. C'est le matin radieux :

Le visage, baigné des flots joyeux de l'air,
Et de tous les parfums que le vent doux étale,
Respire avec autant de plaisir qu'on avale
Sous le branchage simple et net d'un alizier ;
Les touffes d'herbes sont comme un petit brasier ;
Une émouvante et tendre odeur de friandises,
De lis, de sarrasin, d'orangers, de cerises
Est au centre du jour en ébullition.

Vous ne vous lassez pas de noter ces sensations élémentaires, et chaque saison, chaque heure du jour, vous inspire d'aussi heureuse façon :

Midi glisse et languit, la vie est assoupie.
Seul, l'immense soleil meut ses élytres d'or.
Mais le saule, l'étang, la cigale, la pie
Se disent l'un à l'autre, en soupirant : « Je dors ».

Et le soir :

Le lis laisse pendre sa sève ;
Les fleurs d'un massif jaune d'or,
A cette heure pressante et brève,

Ont de timides haut-le-corps,
Avant d'entrer dans les ténèbres
Où va rôder le vent du Nord.

Ce sont des instants doux, funèbres,
Où les arômes languissants
Nous pénètrent jusqu'aux vertèbres.

Cette paix du soir, qui descend,
Scelle une pierre sur ma vie,
Glisse de l'ombre dans mon sang.

On voit comment se déroule votre analyse, en long ruban concret, avec quelle simplicité et quelle précision à la fois vous nommez tout ce qui arrête votre regard. Nulle joaillerie de vocables et, si l'image est fréquente et spontanée, jamais elle ne nous éloigne de la contemplation qui l'inspire. C'est que tous vos sens s'y appliquent et s'y adonnent avec une égale ardeur et un égal frémissement. Qui donc a défini comme vous les « saveurs de l'air » et a tiré d'aussi suaves harmonies de la promenade quotidienne dans un potager ? Et combien vous êtes sincère et vraiment émouvante, lorsque vous écrivez :

Il n'est pas suffisant qu'on regarde et qu'on touche
Les vergers odorants et verts ;
Je voudrais n'être plus qu'une amoureuse bouche
Qui goûte et qui boit l'univers.

Ici votre désir rejoint celui d'un grand poète de chez nous, d'Emile Verhaeren, qui, assis dans son petit jardin du Caillou-qui-bique, buvait, lui aussi, à grandes et vives lampées, les aromes d'une terre maternelle. J'admire, écrivait-il, dans la *Multiple Splendeur* :

J'admire immensément la nature plénière
Depuis l'arbuste nain jusqu'au géant soleil ;
Un pétale, un pistil, un grain de blé vermeil
Est pris avec respect entre mes doigts qui l'aiment.
Je ne distingue plus le monde de moi-même.

Chez vous comme chez lui, le symbolisme de l'arbre a apparu comme le plus capable d'éveiller cette sensation enivrante d'absorption totale, de réintégration de l'être dans

la nature végétale, d'où il s'est détaché à l'obscur et indéfini cours des siècles. Verhaeren touchait, avec des doigts respectueux, l'arbre, « d'automne et de vent traversé ». J'appuyais, dit-il, sur lui ma faible poitrine :

> Avec un tel amour, une telle ferveur,
> Que son rythme profond et sa force totale
> Passaient en moi et pénétraient jusqu'à mon cœur.
> Alors, j'étais mêlé à sa belle vie ample ;
> Je m'attachais à lui comme un de ses rameaux.

De même, le vœu du poète, vous l'exprimerez ainsi :

> Etre, dans la nature, ainsi qu'un arbre humain,
> Etendre ses désirs comme un profond feuillage
> Et sentir, par la nuit paisible et par l'orage,
> La sève universelle affluer dans ses mains !

Coïncidences précieuses et touchantes, surtout pour moi qui ai connu et aimé l'auteur de tant d'admirables poèmes, et qui ne puis penser, sans éprouver une vive douleur, que si un sort aveugle ne l'avait retranché de ce monde, il aurait accepté avec joie, et tenu supérieurement l'office que je remplis aujourd'hui.

Mais ce ne sont pas les seules rencontres qui me frappent au passage dans cette trop rapide revue. Quand Van Lerberghe publia sa *Chanson d'Eve* en 1904, pouvait-il se douter que la cantilène, pleine de capricieuses images, de rythmes imprévus, sur *Ma sœur la pluie*, deviendrait, dans votre *Eblouissant Orage*, un hymne sonore, et comme une litanie de la beauté cristalline et de la vertu fécondante de l'onde qui s'égoutte :

> Grains d'argent, grains luisants, semailles de fraîcheur,
> Enveloppez le monde, ô mes sources obliques !
> Pénétrez chaque point de terre et chaque fleur,
> Répandez votre immense et tintante musique.

Mais c'est peut-être trop insister sur des analogies, qui ne pouvaient laisser un Belge indifférent. Elles attestent, en

tout cas, certaines communautés dans le rêve, qui ne sont pas l'effet du hasard. En un temps où la poésie, nue et frileuse, est chassée de la vie sociale, asservie à de si rudes matérialités, est-il sans intérêt que l'artiste réfugié dans la nature, et comme réincorporé en elle, se ressouvienne de ses origines à la fois divines et modestes ?

Il y a dans *La Nouvelle Espérance*, un passage délicieux. C'est celui où Sabine ayant consulté un brave homme de médecin pour un mal, qui, hélas, ne relevait pas de son diagnostic, le questionne sur l'émoi où la jettent le soleil, un soir tout violet, ou encore une nuit de pleine lune :

« Sabine comprenait qu'il considérait la nature comme le » repos dominical, comme la grande salle d'air et d'azur où » il se chauffait et se baignait. Elle ne la traitait pas ainsi, » elle la traitait comme un amant mystérieux pour qui elle » mettait de belles robes. »

Celui qui connaît pour les choses créées cette ferveur passionnée, est apte à toutes les initiations; il n'éprouve, dans le contact avec ce qui naît, vit et meurt, aucune des répugnances qu'un faux instinct ou un vice d'éducation a mises en nous. Et pourquoi le poète, amant de la nature, distinguerait-il, comme un casuiste, entre les mille manifestations de l'être protéiforme auquel s'adressent ses vœux ? N'est-il pas à sa mode un purificateur ? Il contribue à assainir notre atmosphère morale, trop chargée de miasmes homicides, et, pareil au prêtre antique qui ne répugnait pas à souiller sa main blanche du sang des victimes, il met quelque fierté à rapprocher de nous la plus humble plante, à pétrir cette glèbe où brillent encore les parcelles vivantes et les sucs végétaux.

Son extase devant les fruits du potager est-elle ridicule ? Je ne le crois pas. Tout est miracle dans cette croissance obscure de l'arbre, de la fleur et de l'herbe, dans l'avatar quotidien qu'offre à un œil attentif la vue d'un espalier dans l'alternance des saisons, qui renouvelle sans cesse le décor de

nos halliers et de nos bois. Au lieu de nous confondre d'étonnement devant telle invention due à l'ingéniosité d'un Gramme ou d'un Edison, combien il est plus concevable qu'un poète s'agenouille devant l'éternel ! L'éternel, c'est la vie des êtres et des plantes, dont nous participons tous, c'est leur mariage dans l'attraction mélangée des pollens, c'est leur belle et farouche fierté, celle de la guêpe voluptueuse ou de la sage abeille ; c'est hélas ! leur fragilité, qui est la nôtre, en dépit des sérums et des bistouris les plus éprouvés.

Nul contemporain n'aura, d'une voix plus persuasive, défendu cette doctrine du retour à la nature. Vous lui avez, Madame, consacré plusieurs de vos livres de vers. Errant sur des rivages étrangers, ou musant dans le jardin de votre villa, vous êtes perdue dans la même contemplation et préoccupée du même rêve panthéistique.

Pourtant ce rêve ne vous détache pas tellement du réel que vous ne soyez préoccupée d'en traduire les audaces et les étrangetés dans une forme accessible. Nulle crainte d'employer le mot vulgaire. Et lorsque vous admirez l'humble et saine verdure de votre potager, que vous célébrez les choux, les laitues et les potirons, vous ne vous croyez pas obligée de recourir à la circonlocution habile, ou bien à l'ingénieuse métaphore, que conseillent les traités de rhétorique.

Est-ce à dire que certaines originalités de style vous effarouchent ? Ah ! certes non, et je ne connais pas un écrivain de ce temps qui ait traité avec autant de noble indépendance le vocabulaire usuel.

Il vous arrive de changer la valeur des mots. Je me hâte d'ajouter que toujours vous possédez un sens très sûr des secrètes harmonies, correspondant à des impressions sensorielles qui sortent de nos conventions et de nos habitudes. Oui, si riche, si nuancée, si précise que soit notre langue, et peut-être justement parce qu'elle est terriblement précise, elle doit s'interdire trop souvent la notation de certaines

correspondances d'idées ou de sentiments. Ce sont là des empreintes si légères, si fuyantes, qu'à peine si l'on sait en découvrir la trace sur la plaque sensible où l'acuité de nos nerfs réceptifs prépare l'œuvre des notations délicates.

Vous excellez, Madame, à enrichir notre trésor verbal, moins par des néologismes à la Ronsard, que par des transpositions qui sont autant de jours sur votre âme. Quand vous nous parlez du *glissant voyage*, de « *l'air volontaire et restreint* » des gens, d'une église qui est un « *coffret ardent et triste* », vous ne choquez assurément aucune délicatesse. Peut-être s'étonnera-t-on, un instant, de l'usage très abondant que vous faites de l'épithète « *mol* » — *Venise est coulante et molle* ; une femme est *molle et fière*, et d'un jeune amant, il vous échappera de dire qu'*il est trop mol* ; s'il est réuni à celle qu'il aime, vous admirerez « *celle molle force lasse qui de deux vies fait une seule langueur, nombreuse, jointe, parfumée, comme les molécules de la rose* » ; et, dans la forme conditionnelle ou plutôt négative d'un sentiment exprimé, vous n'hésitez pas à écrire : *S'il l'avait plus fortement et plus mollement aimée...* Ce sont là les jeux aristocratiques d'une pensée qui s'éploie librement.

C'est surtout dans vos romans, et le plus de tous, dans *La Domination*, qu'un philologue, curieux des formes nouvelles de langage, fera, dans l'avenir, la plus ample moisson. Je prévois des dissertations doctorales, en Allemagne surtout, ayant pour sujet certains emplois d'épithètes dans vos livres, qui déroutent les habitudes casanières des experts moyens. Lorsque vous parlez de la *sagesse des troupeaux* et même des fruits, par exemple, m'est avis que vous prenez un certain air de défi avec le vocabulaire, qui vous sied à ravir. Vous êtes la fière amazone que Verhaeren nous montra, armée de pied en cap, et fonçant, la lance en avant, sur l'antre où sommeillent, monstres en carton-pâte, les vieux préjugés du langage.

Je m'en voudrais de marquer un excès d'intérêt à ces curiosités de votre style, bien qu'elles me semblent symptômatiques de la déroutante et mobile richesse de votre sensibilité. Il me sera plus plaisant de noter (on n'est pas philologue pour rien) une double prédilection terminologique où s'avère la dualité que je notais tantôt dans votre formation littéraire : d'une part l'usage abondant de mots, tels que : *ardent*, *violent*, *exallé*, *amer*, semble se rapporter à la veine romantique qui est en vous, tandis qu'avec d'autres épithètes, non moins tenaces, telles que : *mol*, *doux*, *triste*, *tendre*, *penchant*, etc., vous trahissez l'aimable langueur d'une hérédité orientale.

Il y aurait bien d'autres observations à faire sur les romans que vous avez, à trop longs intervalles, donnés au public, comme si vous vouliez reprendre du souffle, ou distraire votre humeur mélancolique entre deux de vos recueils de vers, toujours si impatiemment attendus.

Mais, à proprement dire, vos romans ne sont-ils pas des poèmes en prose ? Certes les historiens de notre littérature établissent de soigneuses distinctions entre les genres, et il est entendu qu'un poème et un roman font deux. Pourtant le plus compétent, et en tout cas le plus clairvoyant de nos critiques, écrivait naguère que cette distinction des genres est devenue impossible à observer rigoureusement, et il ajoutait : « Il faut dans l'âme des états simples, pour avoir en art des genres simples ».

Mettons que vous écrivez pour des âmes plutôt complexes et accessibles à tous les raffinements. Ce sont celles-là qui goûtent surtout les romans des poètes. Je pense à certaines nouvelles de Lamartine, de Vigny, de Musset, à *Notre Dame de Paris*, mais non à ces œuvres mastodontesques, qui s'appellent *Les Travailleurs de la Mer*, *Les Misérables*, etc. A bien considérer, aucun de nos maîtres romantiques n'a pourtant écrit le véritable roman lyrique et, si j'excepte Maurice Barrès qui vous préoccupa surtout dans vos débuts, vous n'avez

point connu de maître pour cette forme audacieuse et charmante de la narration.

Elle vous appartient, et n'appartient qu'à vous. Elle est une sorte de défi à nos conventions et à nos habitudes. Qui donc, si ce n'est vous, aurait réussi cette gageure de soutenir, pendant 200 pages, l'intérêt, uniquement attaché aux secrètes amours de la petite sœur d'un couvent idéal, où la sévérité de l'abbesse se fond dans des indulgences et des confidences, ressemblant fort à une complicité ?

Certes vos personnages ont une sorte de réalité ; mais cette réalité n'est point celle où se meuvent vos confrères de France et d'ailleurs, lorsqu'ils manœuvrent devant nous les figures de leur imagination. Celle-ci est subordonnée à des traditions et à des règles littéraires, pour lesquelles vous n'avez que dédain ; elle croit utile de se courber sous nos vulgarités les plus quotidiennes pour atteindre à une vraisemblance, qui n'est trop souvent que le pavillon d'une marchandise assez médiocre. Vous, vous bravez tous les préjugés du haut de votre nef d'ivoire et de pourpre.

Peut-être poussez-vous un peu loin ce goût de l'originalité, qui est dans votre instinct, plus encore que dans la veine capricieuse de votre art. Un certain sens de la composition, le respect de la continuité dramatique chez vos héros, les à-côté descriptifs et imaginatifs vous laissent indifférente, et, par exemple chez Antoine Arnault et Sabine de Fontenay, ces deux curieuses créations de votre fantaisie, on regrette parfois de ne pas observer une logique plus rigoureuse dans les desseins et les actes ; il n'y a pas jusqu'au mystère ou à l'imprévu de leur fin, qui ne déroutent nos humbles prévisions. Antoine mourant d'amour, comme une midinette de la tuberculose, m'a toujours laissé perplexe ; mais je ne suis pas de la paroisse, si j'ose ainsi dire, et c'est à vos confrères des lettres de vous donner l'absolution sur ce point de casuistique sentimentale.

Votre dernier livre est encore sur nos tables, il y restera longtemps. Il semble qu'en évoquant et en célébrant les *Forces éternelles*, vous ayez voulu par delà les morts de la guerre, dont votre émotion a tressé la couronne d'immortelles en des vers incomparables, les plus beaux de ces cinq ans, faire saillir les rudes anneaux de la chaîne indestructible, que le destin a forgée et contre quoi notre folie ne peut mais.

On raconte que la Champmeslé demanda un jour à Racine, son poète et son amant, de lui écrire un rôle, où toutes les passions fussent exprimées. Il réfléchit quelque temps, puis s'arrêta au personnage de Phèdre. Eh bien, dans les *Forces éternelles* je cherche en vain le sentiment humain qui ne trouve pas son expression. Vous avez établi une division entre les poèmes se rapportant à la *Guerre*, à la *Nature*, à l'*Esprit* (ou plutôt aux dispositions de votre esprit), enfin à l'*Amour*. Mais, le lecteur attentif, et familier avec votre art, ne s'y trompera point. Une seule passion circule, comme la chaleur de la fièvre dans le sang, à travers les pages si diverses du volume. Et c'est l'Amour, cet amour, dont déjà Bossuet a pu dire, dans son traité de *La Connaissance de Dieu et de soi-même*, que nos autres passions s'y « rapportent, et qu'il les enferme ou les excite toutes ». Vous les aimez, et de quelle tendresse, ces petits soldats dont le départ vous angoisse, ces « corps adolescents, animés par l'orgueil ». Mais vous savez bien qu'eux-mêmes, en se livrant en holocauste, n'ont pas abdiqué leurs tendres rêves... Vos plus belles strophes sont, peut-être, une *Prière du Combattant*, où on lit cet hymne à la nature en joie :

J'offre à votre splendeur, éternelle et candide,
Ce corps souvent blessé, qui n'eut d'autre souci
Que de combattre avec une audace lucide :
Mourir, c'est vous aimer aussi.

Lorsque je défendais le rivage et la terre
Où vous m'avez fait croître ainsi que l'olivier,
Nature, dont je suis la plante humble et prospère,
Je mourais pour que vous viviez.

. . . . . .
. . . . . .

Vainqueur, mon front guerrier fut couronné de lierre.
J'ai passé fier, mais doux, au milieu des vaincus.
Mon orgueil réjoui absorbait la lumière ;
Et cependant je n'ai vécu

Que depuis le moment où, soumis, ô Nature,
A ton unique vœu, solennel et secret,
Je presse contre moi l'humaine créature
Qui m'est soleil, onde et forêt.

Ainsi apparaît vraie, de la plus éternelle vérité, l'unité de votre ouvrage ; elle n'est pas, cette unité, compromise par la suite de pièces consacrées à des spéculations, à des contemplations et à des réminiscences, où votre pensée se joue inlassable ; car toujours et par tous les chemins, le sens de l'abstrait cède à des formes et à des images gracieuses, suggérées par votre sensibilité. Voyageuse, méditative, spleenétique, écoutant l'impératif du verbe stoïcien, parfois dérivant vers les visions d'outre-tombe, vous avez toujours sur les lèvres cette pensée et ce mot d'amour qui mue sa signification, ou éteint son ardeur, mais ne se résout jamais à un effacement total.

Discours de Madame de NOAILLES

SIRE,

MADAME,

MESSIEURS,

Je savais déjà toute l'émotion que je ressentirais à me trouver, au cœur de cette journée, pour moi mémorable, parmi vous, appelée par vous. Mais, usant d'un surcroît de générosité et de grâce, un des membres éminents de votre Compagnie, M. Maurice Wilmotte, semble avoir voulu arrêter mon élan de juste modestie ; il n'a fait qu'augmenter ma confusion autant que ma fervente gratitude, et c'est d'un cœur plus touché encore que je vous remercie de m'associer à votre tâche, et de m'avoir choisie pour siéger dans une assemblée qui réunit les esprits les plus accomplis.

Tandis que parlait M. Maurice Wilmotte, et que ce savant célèbre me faisait l'honneur d'étudier une œuvre lyrique avec une acuité du regard que voilait la sympathie, je songeais que je devais toutes les chances de ma vie, et cette chance nouvelle qui en est la plus insigne, à la langue française, puisque c'est pour l'amour d'elle que vous me faites une place parmi vous, Messieurs, qui en êtes les possesseurs et les gardiens. Il est beau que la première voix qui s'élève à la première heure de cette Académie soit d'un grand historien du verbe, qui a étudié siècle par siècle, et surtout dans leurs origines, la formation de ces sonorités pleines de sens, modèles de la synthèse, héritage de la simplicité romaine, dont vous vous servez d'âge en âge, de génération en génération.

Monsieur, vous êtes l'enregistreur de la perpétuelle mutabilité des mots et de la syntaxe, et si vous avez parlé

avec une amitié si peu sévère d'un poète qui, pour faire adhérer plus finement l'âme à l'azur, au souffle des airs, aux nuances, au fourmillement des astres, a parfois déchiré d'une aile imprudente le tissu parfait du langage, c'est que vous ne refusez pas aux abeilles le droit de se mouvoir, et de plonger au cœur des fleurs, qu'elles distendent, pour vous en apporter le baume et le secret.

Il m'est cher d'insister, Monsieur, sur la joie d'esprit que je dois aux conversations que j'ai plusieurs fois eues avec vous, et sur ce noble vertige que j'éprouvais, tandis que votre voix m'instruisait, à me sentir penchée sur l'abîme de votre érudition pleine d'amour, sur cette altitude en profondeur, voudrais-je dire, qui me ramenait à la jeunesse des siècles, et me faisait rêver, au long de vos récits, comme en ces lieux sacrés de la Ville Eternelle, où tant d'époques et d'imaginations humaines sont entassées, que les cérémonies du culte catholique ont pu se dérouler avec leur grâce matutinale dans le temple entr'ouvert et brisé de « Vénus et Rome ».

Tout ce que je voudrais dire sur la langue française, sur cette expression ordonnée et limpide de la pensée contemporaine, sur ce miroir de l'Europe pensante, il n'en est pas un de vous, Messieurs, qui ne le dirait avec plus de compétence, plus de science et avec une autorité absolue.

Mais, comme parle Maeterlinck lorsqu'il veut consoler un insuffisant destin, « on peut toujours aimer ». C'est le sentiment d'aimer qui nous unit aujourd'hui, et par mon amour pour cette émanation et cette fixation progressive de l'âme qu'est le langage natal, je me sens moins indigne de l'honneur que vous me faites. Le langage natal, climat de la pensée, hors de qui nul ne respire amplement et ne ressemble plus à soi-même ! Tout ce qui est tient son existence du verbe. En vain la nature et les mondes nous proposeraient-ils leur splendeur ou leur énigme, et la musique ses divins nuages de sonorité, tout serait éphémère, sans contact et sans amitié, si la

parole n'assignait à l'univers comme à l'âme sa logique et son destin. Tout ce qu'absorbe l'esprit humain, il l'exhale par le langage ; tout propos, qu'il s'attache à l'exactitude des sciences austères ou qu'il s'envole avec l'aigle lyrique, pourrait nous offrir un même aspect d'hymne inspiré, libérant l'homme de la profusion des recherches, des certitudes et du rêve.

La langue d'un peuple est donc entièrement créatrice de ses enfants; elle leur impose une vision, une audition du monde auprès de quoi les plus beaux chants étrangers sont des hôtes vénérés, accueillis au foyer familial, qui pourront charmer, enseigner, ravir, mais qui ne convertiront pas le cœur. Nul ne prophétise qu'en sa langue natale. Ce fut le destin de la langue française d'avoir, par la vie neuve et diverse que lui communiquaient perpétuellement ses fils, et par son don de claire perception, cette qualité auguste d'annonciatrice.

« On voit le caractère des peuples et le génie de leur langue marcher d'un pas égal, et l'un est toujours garant de l'autre », écrivait Rivarol. Cette phrase, la Belgique devait la rendre à jamais fameuse, transcrite par elle sur les sommets de l'Histoire, dans ces jours inouïs de la guerre où, pareille à ce jeune David, innocent, frêle, robuste, orné d'un chapeau de fleurs, elle fit par son intrépidité chanceler le géant Goliath.

Messieurs, bien des années avant 1914, lorsqu'avec ma sœur, par qui je m'allie à votre nation même, je parcourais les belles routes blondes, bordée de noirs sapins, qui nous menaient de Chimay en France et nous ramenaient de France en Belgique, je lui disais, au moment où nous franchissions ce ruban de terre qui sépare les patries : « Ce n'est pas une frontière. » J'exprimais par ces tendres mots cet état de continuité que présentait, à mes yeux, le paisible, le solide et poétique aspect de nos deux pays, plus pareil au cours égal d'une onde sans mélange qu'à cette jonction même des fleuves où une eau couleur de jade rejoint une eau azurée.

Michelet, que soulève de frénésie votre âme robuste, trem-

pée de force et de joie, exulte d'amitié aux confins de nos deux contrées, et, consentant à oublier soudain qu'il préfère tout ce qu'il aime, il choisit dans son universel amour et s'écrie : « Le tourbillon de la vie nationale est au nord ! » Combien cela est vrai dans cette Belgique si orgueilleuse de ses antiques franchises, de son esprit de liberté ; où passe le souffle épique des soldats de l'An II ; qui innove, et aussitôt s'organise, et qui, dans cette dernière guerre, de son cœur protégeant le nôtre, nous assura la victoire. Compensant par l'idée, la hardiesse et le courage tout désastre, cependant qu'un feu impie anéantissait chez elle les asiles sacrés des livres, elle sauva le patrimoine de la pensée française. Cette Académie, Messieurs, est fondée sur la Victoire que remportèrent les jeunes hommes belges ; aussi pourrions-nous la nommer à jamais : fille de la Victoire. Mais l'énergie, la fierté irascible, la sublime honnêteté de l'âme, elle n'est pas seulement dans le noble ouragan de la vie nationale, elle est aussi dans la splendeur du rêve de ses réalisations.

Dès sa naissance historique, la Belgique apparaît comme un pays de gloire, avec son aspect d'innocent et riche paradis, sa force déliée, sa rieuse indépendance, son salubre héroïsme de jeune Hercule. Il est, ce pays belge, filleul de déesse, non de Minerve, si grave, calculatrice des sons et des astres, ni d'Amphitrite, énigmatique, ondoyante et amère, mais de Junon magnifique, au savant visage, dont les bras tranquilles, pareils aux vases d'abondance, déversent les saisons heureuses ; déesse maternelle qui préside au labeur et au délassement, auprès de qui se tient l'oiseau splendide, arc triomphal des couleurs, dont la robe de nuit bleue est constellée des yeux d'or du soleil.

Messieurs, l'activité de votre nation, dès qu'on l'étudie ou la contemple, elle a le caractère d'éblouir. Combien elle est puissante sur l'imagination, cette époque de génie où vos peintres illustres étaient les ambassadeurs de la cour et du pays,

où l'Orient vous saluait sur les mers, et faisait déferler dans vos demeures et sur vos toiles au grand renom ces tapis aux nuances chaudes et lourdes, ces mosaïques resplendissantes comme de pesants bijoux, qui, dans les tableaux divins de vos musées, semblent entourer de leurs feux, sans les toucher, les vierges sérieuses dont la simplicité ne peut s'apparenter qu'au lys modeste des vergers.

Conquêtes fertiles et définitives de la beauté, tandis que Jean Van Eyck attachait, le premier, à ses pinceaux, les rayons de l'aurore et, par la lumière, étourdissait l'Italie elle-même, Van Dyck, maître de l'aisance, de la gracieuse emphase et des courtois saluts, léguait son génie à l'Angleterre, et vos écrivains flamands, incorporant au style leurs violences réjouies, enivraient la langue française d'un torrent de mots et d'idées nouvelles. Si puissamment allègre était chez vous la vie, festin du monde, que les témoins de cette liesse radieuse la voulurent refléter et multiplier en d'innombrables miroirs. Ainsi naquirent les tapisseries somptueuses, qui recueillent dans leur onde épaisse et fine vos contrées, vos domaines, les châteaux, les chasses, les danses, les récoltes, l'étreinte et le rire des idylles fécondes. Ah ! certes, nous nommerons votre pays, pays de gloire non dépassée, avec ses peintres sans rivaux groupés autour de Rubens comme les maisons fameuses de vos villes autour de leur gigantesque beffroi. Rubens, dont le nom opulent, dans son mystère prophétique, contient la pourpre et l'écarlate, qui fait s'épanouir sur le monde un soleil de chair paisible et respirante, qui, par sa bénédiction de joie et son assurance triomphale, relève à jamais le couple humain de l'antique malédiction ! Emanation du divin, le génie est rédempteur : Rubens, par la décence et la solennité du bonheur, fait qu'une jeune femme, robuste comme une tour, coiffée d'un chapeau aux plumes romanesques, tenant dans ses bras un petit garçon au regard conquérant, émeut le cœur de sainteté, autant que ces peintures où l'on voit un enfant sacré reposer sur le sein d'une vierge attentive.

Messieurs, quand tout ce qui respire et luit se défait, veut s'arracher à la terre ou se dissoudre en elle, vos artistes incomparables ont retenu et conservé la vie, ses gestes, sa couleur, son souffle ; c'est de ce prodigue acharnement à perpétuer l'éphémère par l'impérissable que se réclame Baudelaire quand, présentant à un juge céleste ce vivace butin prélevé sur la mort, il s'écrie :

> Et c'est vraiment, Seigneur, le meilleur témoignage
> Que nous puissions donner de notre dignité
> Que cet ardent sanglot qui roule d'âge en âge
> Et vient mourir au bord de votre éternité...

Pays de gloire, disions-nous de la Belgique, mais aussi pays des serments généreux avec ses donateurs ; pays de l'équité avec ses juges, de la prospérité avec ses marchands ; du labeur minutieux et parfait avec ses imprimeries novatrices qui firent prisonnières l'attention et l'âme du charmant Christophe Plantin. Pays de grâce mystique aussi avec ses béguinages, fresques vivantes et remuantes d'un Fra Angelico que n'aurait pas troublé la turbulence hors d'haleine de l'Annonciation. Qui n'a visité avec ravissement ces étroites cellules laiteuses, ces petits paradis terrestres bien semés, sarclés, fleuris, où Marthe aurait choisi la meilleure part, car :

> La vie humble, aux travaux ennuyeux et faciles,
> Est une œuvre de choix qui veut beaucoup d'amour.

Pays de la lumière, dirons-nous encore de la Belgique, d'une lumière plus attirante qu'en d'autres climats, par son secret, ses promesses, ses intervalles, et dont Auguste Rodin parlait avec enchantement. Je conserve dans mon souvenir cette phrase d'un de ses entretiens : « A vingt ans, me dit-il, je » rêvais d'aller en Grèce, j'avais hâte de contempler la suprême » beauté antique, les vestiges ineffables, le ciel de saphir, » le soleil d'Antigone. Le destin ne m'y conduisit pas ; il me » dirigea vers une petite ville de Belgique, durement dessinée

» dans l'atmosphère comme une gravure sur bois. J'y suis » resté sept ans. Il pleuvait presque tous les jours. C'était » absolument beau. »

Je les ai connues, Messieurs, ces petites villes de Belgique au souvenir desquels le beau visage de Rodin s'illuminait de ce feu que Michel-Ange prête à Moïse.

Celle que j'aime est une délicate ville wallonne. Dès l'abord, la grand'rue nettement et finement pavée vous accoste comme un compliment de bienvenue. Pendant les étés charmants, les abeilles font dans les jardins un miel de résine et de tilleul ; d'heure en heure, leur murmure est recouvert par le carillon de l'église, taquinerie mélodieuse qui, chaque fois, gagne notre cœur et l'intéresse à ce céleste enfantillage. Tout le jour, les rues, les magasins, la poste, fleurie de vignes, les boulangeries, si importantes, voient passer de francs visages affairés, et le soir, toute besogne et tout souci cessant, on voit se grouper sur la place bien ordonnée, les corporations enjouées des arbalétriers ou des musiciens.

Vous le voyez, Messieurs, je ne pouvais m'arracher à la contemplation de votre pays, alors que notre tâche est de nous entretenir de la langue franaçise. Quel amical orgueil pour nous tous, ici, de songer que nous pouvons parler d'elle, sans que rien n'en soit divisé pour faire votre part et la nôtre !

Soyons fiers ensemble de songer que notre langue fut conseillère des plus grands génies de l'humanité. C'est elle qu'entendirent, à partir d'une certaine heure, les cerveaux divins de toutes les nations. Elle est, cette langue française, un moment de la pensée de Dante. Par Michel de Montaigne, elle est l'amie et la compagne de Shakespeare. Par Diderot et les Encyclopédistes, elle instruisit le jeune Gœthe, qui devait un jour demander : « Pourquoi, puisque les Romains, quand ils avaient quelque chose d'important à dire, s'exprimaient en grec, ne nous exprimerions-nous pas, quelquefois, en français ? »

Par Rousseau, elle exalta la générosité de la nature, participa au génie de Kant, et fit pénétrer son évangile de la sensibilité au cœur des grands écrivains russes.

Par Voltaire, elle s'étendit en tous sens : devint la mesure d'unité de la sagesse humaine ; aérienne rafale, elle glane tout, ramasse tout, ramène tout, et, traversant le génie et le cœur de cet universel Voltaire, elle distribue de nouveau au noble et raisonnable appétit du monde.

De même que le chant perlé de la harpe apaisait Saül dans ses transes, elle consola Nietzsche mourant. Privée de sonorités qui lui donneraient de faciles mélodies, dépouillée des vapeurs qui lui organiseraient d'éclatants orages, la langue française fait songer à ces violons fins et nets qui se posent sur le cœur de l'homme et tendent leurs cordes sous ses doigts. De là, cette réversibilité de l'expression et de l'âme. Si la voix, comme l'ont reconnu les témoins de la parole de Jeanne d'Arc, est un des mystères dont le pouvoir est le plus agissant, cette voix vaut tout entière par les harmonies qui l'animent et qui se modèlent elles-mêmes sur l'esprit.

Dès l'origine, les chansons héroïques de la France sont chevaleresques, nourries de sentiments d'honneur, de compassion, d'amour. C'est tout un code de la dignité humaine, dont ne se sont jamais écartées les races sur qui veillait cette déesse sévère aux siens, à ceux qu'elle aime, indulgente à ceux qu'elle plaint. Les paroles nobles, pondérées, magnanimes, on les retrouve dans toutes les proclamations qui témoignèrent pendant la guerre du sentiment de nos deux nations. Quand, par une instructive malice, les Belges apposèrent dans la ville d'Aix-la-Chapelle, en novembre 1918, une affiche où se trouvaient inscrits de durs commandements, si durs qu'un Français n'y pouvait croire, nous ne nous trompions pas ; ils avaient spirituellement étalé les ordres que les armées ennemies avaient infligés aux villes de la Belgique ; une heure après, ils y substituèrent leurs propres règlements, tout empreints de

libéralisme et d'humanité. Qu'ils soient honorés pour cela !

Nietzsche, que je cite encore parce qu'il fut un des disciples lyriques et nostalgiques de la mesure française, écrit : « Le véritable orgueilleux est celui qui ne supporte pas qu'on humilie un homme devant lui. »

Noble langue française, qui, de même que le chant des flûtes, selon la légende, bâtissait les villes antiques, a construit des nations et des hommes ! Personne vivante aux mille aspects, figure véritable de la liberté, vocabulaire de la justice, formule de la miséricorde, c'est elle qui, par son histoire aventureuse, pleine de gloire et de science, par sa Révolution, par ses soldats sans haines, imposa au monde le droit d'être libre !

Si active, si efficace, elle est en même temps la plus paisible, la plus docile, la plus patiente de toutes les langues. Tout chef-d'œuvre étranger s'y peut refléter sans craindre d'y rencontrer une onde opaque ou le pli des flots mobiles.

Messieurs, il me tarde d'appeler parmi nous les ombres de vos grands poètes dont l'absence fait peser sur notre Assemblée un deuil dont ne nous console pas leur immortalité. Ombre charmante de Rodenbach, rêveur aux yeux lucides, visage à la fois brumeux et doré, chantre élégant d'un crépuscule qui ne l'atteignit pas ! Ce poète de la langueur et des reflets nous fait songer à ce beau lac d'amour dans Bruges, où glisse la neige silencieuse des cygnes.

Et puis, nous entendons chanter et s'évanouir le merveilleux Van Lerberghe, qui composa cette *Chanson d'Eve*, toute ruisselante de liquides arpèges, et qui, lui aussi, s'arrête soudain, après cette ondée d'argent, comme la capricieuse et mélancolique pluie de l'été. Plus haut encore, nous voyons Verhaeren. Tour à tour forgeron véhément du verbe ou tisserand délicat, ce grand ouvrier de la terre et des cités dut souvent sentir se poser sur lui, du haut des nuées où s'élevaient les sommets de son âme, la bénédiction du travailleur céleste

qui vint chez vous chercher la quiétude et l'amitié : Victor Hugo.

Miracle de la dentelle ou prodige du fer, turbulence ou transparence, la poésie belge est aussi la sœur des plus beaux chants de Verlaine qui, lorsqu'il fut votre hôte malheureux, puisa chez vous une si grande grâce poétique qu'il fut dans sa claustration comme ces jeunes hommes de l'Ecriture qu'une rosée mystérieuse aidait à supporter les feux du brasier. Alors qu'on s'attendait à son silence, à son accablement, que fit-il chez vous ? Il chanta. — Il chanta, cet emmuré, votre ciel, un arbre et son bercement de palme, la palpitation empressée des trains, et sa jeunesse, et ses regrets, — regrets de poète si consolés par la mélodie, par leur innocence et leur orgueil ingénu, qu'ils ne sont jamais des remords ! Ce ravissement que causait la Belgique à un pauvre homme divin, il vous en témoigna sa reconnaissance par des vers purs et touchants :

J'ai naguère habité le meilleur des châteaux
Dans le plus fin pays d'eau vive et de coteaux :
Quatre tours s'élevaient sur le front d'autant d'ailes,
Et j'ai longtemps, longtemps habité l'une d'elles.
Le mur, étant de brique extérieurement,
Luisait, rouge, au soleil de ce site dormant...
Une chambre bien close, une table, une chaise,
Un lit strict où l'on pût dormir juste à son aise,
Du jour suffisamment et de l'espace assez,
Tel fut mon lot durant les longs mois là passés.
Et je n'ai jamais plaint ni les mois ni l'espace,
Ni le reste, et du point de vue où je me place,
Maintenant que voici le monde de retour,
Ah ! vraiment, j'ai regret aux deux ans de la tour !

— Qu'il me soit permis, Messieurs, glissant ma voix dans le sillage musical de ce grand poète, de vous parler un peu de moi. Fille de l'Orient, mais née sous le ciel de France, j'eus dès mon enfance, alors que reposaient en moi ces forces grecques et latines dont j'étais sûre qu'elles me seraient fidèles, la nostalgie de vos contrées.

Comme le sapin d'Henri Heine rêvait au palmier du sud, je fus cette palme qui songe au sapin du nord ; c'est par votre pays, Messieurs, que je connus la forêt, ce domaine de la poésie, lieu musical où siègent les ouragans, archanges aux ailes repliées dans les jours du plein été, peuple tumultueux des airs dès qu'ils font se mouvoir les hauts pins, les hêtres, les mélèzes, et déchaînent ces puissantes symphonies aériennes auxquelles on ne peut comparer que la puissance de l'inspiration dans le cœur des hommes.

Oui, l'inspiration poétique, avec son souffle subit, son impatience intrépide et ce gémissement balancé des cimes, ressemble à ces arbres bouleversés, mâts attachés au sol, qui rêvent à l'aventure des navigations, et voudraient s'élancer, aidés de l'aile bombée des voiles, sur ces flots réjouissants auxquels nous désaltèrent vos illustres peintures maritimes.

— Messieurs, je garderai des heures passées aujourd'hui avec vous un souvenir qui ajoute à ma vie. Pour la première fois je vous vois ici réunis, et pourtant je vous reconnais. Il me semble que votre magnifique Verhaeren, que j'admire tant et qui m'aimait, me répète tout à coup ces quatre vers, si sensibles, et pour moi si exacts :

Plus rien de vous n'est étranger
Au cœur ému de ma mémoire.
On ne sait quoi de péremptoire
Entre nous tous s'est échangé.

RÉCEPTION
DE M. BENJAMIN VALLOTTON

Le 20 mai, l'Académie a tenu une séance publique, pour la réception de M. Benjamin Vallotton, membre étranger.

M. Maurice Wilmotte, directeur, présidait.

M. Georges Theunis, premier ministre, et M. Fulgence Masson, ministre de la Justice, assistaient à la séance. Le Ministre des Sciences et des Arts était représenté par M. Arthur Daxhelet, directeur général des Beaux-Arts et des Lettres.

Discours de M. KRAINS

Si je voulais me mêler de parler comme on le fait, dit-on, dans les Académies, je débuterais par un acte d'humilité. J'aime mieux vous dire tout de suite, mon cher confrère, que si mes collègues de l'Académie m'ont confié l'agréable mission de vous souhaiter la bienvenue, je le dois à mes mérites, qui consistent à avoir longtemps vécu dans votre pays, couru vos montagnes, dormi sur le foin de vos granges et savouré votre excellent vin vaudois à sa source, c'est-à-dire dans la cave même du vigneron...

Vous ne trouverez par conséquent pas extraordinaire si, dans une réunion comme celle-ci, où il est d'usage de dire du bien les uns des autres, je ne verse pas dans l'hyperbole et ne représente pas la Suisse comme un pays merveilleux où trois peuples de races différentes ont contracté depuis des siècles un mariage d'amour et ont réalisé le miracle d'en éterniser la lune de miel. Vous savez bien que je mentirais. On se chamaille en Suisse comme ailleurs. Et je suis sûr que vous, Vaudois, vous avez souvent dit du mal des Bernois. Mais quand

vous l'avez fait, vous étiez à Lausanne ; vous ne le feriez pas ici. Vous ne le feriez pas ici, parce que, vous autres Suisses, vous êtes essentiellement un peuple raisonnable. Les trois petits cantons de Schwytz, d'Uri et d'Unterwald, en concluant leur alliance au XIIIe siècle, n'ont pas eu la simplicité de croire qu'ils contractaient un mariage d'amour. Entre peuples, on ne conclut jamais de ces mariages là. Mais on peut conclure un bon mariage de raison. Le vôtre fut de ceux-là. C'est la raison qui vous l'a dicté et c'est par la raison qu'il s'est développé jusqu'à aboutir à la Confédération actuelle, laquelle présente le phénomène — tout de même assez merveilleux — d'un peuple composé d'éléments divers, qui, s'il n'a pas échappé dans le passé aux disputes religieuses, ni dans le présent aux querelles de races et de langues, a toujours su les résoudre avec une suprême sagesse, sans les empoisonner par une intransigeance irréductible, ni les irriter par des lois vexatoires. Nulle part l'esprit régionaliste n'est plus vivant que chez vous, mais nulle part non plus l'attachement à la patrie commune n'est plus enraciné, ni plus solide. C'est que vous savez qu'en affaiblissant celle-ci vous détruiriez celui-là et que la force d'un peuple comme le vôtre, s'il veut vivre et prospérer, réside tout entière dans la tolérance. Comme l'a dit un de vos écrivains qui, ce jour-là, corrigeant et précisant une définition de Renan, a certainement traduit le sentiment de tous les Suisses, « La Patrie ne peut être ni une dynastie ni une race, car aucune n'est pure aujourd'hui, ni une langue, ni même un territoire bien délimité géographiquement. La Patrie est un être moral fait de souvenirs du passé et de l'espoir d'un avenir commun ».

Un peuple n'arrive à cette conception élevée de l'idée de patrie que par une éducation appropriée et permanente. Chez vous, cette éducation a été de tout temps l'œuvre des esprits éclairés, qui sont toujours restés en contact étroit avec le peuple et qui n'ont jamais séparé leurs intérêts person-

nels des intérêts de leur pays. Beaucoup même ont sacrifié ceux-là à ceux-ci avec un désintéressement sublime. Si l'on fait un jour l'histoire des saints du civisme et du patriotisme, c'est chez vous qu'on trouvera les plus grands. Cet état d'âme devait se refléter dans le domaine où s'incarne le mieux le génie d'un peuple : la littérature. Votre mentalité propre devait vous entraîner à produire des œuvres dans lesquelles la part de l'éducation et de la morale serait prépondérante. Je sais qu'on prête ici beaucoup à Calvin. Mettons que son influence chez vous ait été grande. Mais plus grande encore a été, je crois, celle de l'âme que vous vous êtes formée en construisant vous-mêmes votre maison. Le pays qui devait produire des éducateurs comme Pestalozzi et le Père Girard, devait aussi donner au monde des écrivains tels que J.-J. Rousseau, Benjamin Constant et Madame de Stael, puis, après eux, ce critique de grande envergure, Alexandre Vinet, à qui Ferdinand Brunetière a rendu un jour ce bel hommage : « Quand je rassemble mes anciens souvenirs, je ne trouve pas d'historien de la littérature à qui je doive davantage ni de qui j'aie plus appris.» Eugène Rambert, Charles Secretan, Frommel, Flournoy, Gaspard Vallette, Albert Bonnard, Paul Seippel, Virgile Rossel, Philippe Godet ont été, chacun à sa manière, les dignes émules de Vinet. Eux aussi se sont montrés des esprits réfléchis et judicieux, des écrivains raisonnables et profonds, de grands remueurs ou plutôt de grands clarificateurs d'idées. C'est qu'ils ont conscience que du maintien d'idées saines dans le monde dépend en grande partie l'existence d'un pays comme la Suisse. Ecrire pour eux est une chose grave. Ils y voient une responsabilité et une mission. Ils se considèrent comme les gardiens intellectuels de leur demeure. Ils la protègent contre les influences délétères. Et cette protection, si elle est toujours imprégnée de beaucoup de prudence, n'a jamais rien d'étroit. Ils savent que le monde évolue ; ils suivent son évolution et contribuent à ses progrès.

Entre deux critiques, tels que Vinet et Vallette, qui ont vécu à 60 ans de distance, il existe une différence profonde. Le premier est uniquement un moraliste; le second — mort trop tôt — n'est resté étranger à aucune des manifestations artistiques contemporaines. Tous les grands problèmes intellectuels ont ainsi été étudiés chez vous, à la lueur de votre génie propre, mais avec une telle indépendance et une telle ampleur qu'on a pu dire avec une parfaite raison que les écrivains suisses ont « l'esprit européen. »

Votre activité littéraire ne devait cependant pas se restreindre à la morale et à la critique. A la fin du XVIIIe siècle, un poète roman, Bridel, essaie timidement de chanter son pays. Plus tard, Juste Olivier suivra ses traces avec plus de bonheur, mais les vrais premiers poètes de la Suisse romande sont en réalité Töpffer, dont les *Voyages en zigzag* ont gardé toute leur fraîcheur et leur charme, et Amiel qui nous a livré, dans un journal célèbre, un cœur fier et noble, mu par les plus hautes aspirations et déchiré par le doute.

Comme nos Pirmez et nos De Coster, ce sont des isolés. Il faudra que les grandes querelles romantiques, naturalistes, parnassiennes et symbolistes remplissent les journaux et les revues pour entraîner les écrivains d'imagination de la Suisse romande dans le grand mouvement littéraire français, comme elles devaient y entraîner les écrivains belges. En même temps que la « Jeune Belgique » se constituait ici, Edouard Tavan, Louis Duchosal, Henri Warnery, Jules Cougnard — puis, plus tard, Henri Spiess et Ami Chantre — publiaient des vers qui ne sont plus seulement de belles improvisations, mais des œuvres savamment martelées ou délicatement ciselées.

Parallèlement apparaissent des romanciers et des conteurs plus libres, plus hardis, plus inquiets, plus raffinés, plus artistes que leurs prédécesseurs. Les livres d'Edouard Rod et de Louis Dumur sont universellement connus. Si ceux d'Auguste Bachelin, de Samuel Cornut, de William Ritter et de

cet exquis Philippe Monnier le sont moins, c'est que la gloire est souvent aussi aveugle que la justice.

Il y a une douzaine d'années, dans une revue belge, où je parlais des écrivains suisses, je signalais quatre nouveaux venus : Robert de Traz, Gonzague de Reynold, Ramuz et Benjamin Vallotton. Je vous qualifiais, mon cher Confrère, d'observateur malicieux et de narrateur plein de verve. Je disais que votre style était limpide et classique, qu'il y avait plus d'étoffe chez vous, plus d'originalité chez Ramuz, mais que vous étiez tous deux également bien doués et que vous paraissiez tous deux promis à un bel avenir. Je ne vous assurais pas une place dans une Académie, je ne songeais même pas à vous la souhaiter, parce qu'à cette époque je ne pensais pas en être moi-même et que, suivant la règle, je faisais consciencieusement — et étourdiment ! — ma partie dans le concert des écrivains qui disent du mal des Académies !

Vous n'aviez guère publié alors qu'un livre : *Portes entr'ouvertes*. Mais le coup d'essai avait été un coup de maître. Du jour au lendemain, vous étiez devenu populaire dans votre petite patrie, dans ce pays de Vaud, où plus que dans n'importe quelle autre région de la Suisse, la population est accessible aux émotions artistiques.

N'est-ce pas elle qui, par ses propres moyens, avec ses seules ressources, en y mettant toute sa délicatesse d'âme, toute son imagination et tout son cœur, a su transformer une humble fête populaire — la fête des Vignerons — en un spectacle grandiose qui se déroule dans le décor splendide de vos vignobles, de votre lac et de vos montagnes et qui évoque par sa pureté, son rythme et sa magnificence les plus belles réjouissances publiques de l'ancienne Grèce ? C'est à elle également qu'est dû le théâtre rustique de Mézières, construit en plein Jura, où votre compatriote, René Morax, a trouvé, pour la représentation de ses pièces, des artistes amateurs qui ont fait l'admiration de tous ceux qui les ont entendus. Un peuple

ainsi doué ne pouvait manquer d'être sensible à un livre dont le personnage principal, le Commissaire Potterat, bonhomme et malicieux, fin observateur du petit monde sur la sécurité duquel il veille avec une tranquille philosophie, incarnait l'âme vaudoise dans ses meilleures qualités et ses petits travers. En même temps que Louis Dumur, mais d'une autre manière, vous continuiez la lignée des Töpffer et des Philippe Monnier, qui, eux aussi, furent des humoristes. Moins âpre que le premier, plus outré que les deux autres, vous vous montriez puissant dans vos portraits que vous ne craigniez pas de pousser jusqu'à la caricature et quelquefois jusqu'à la charge. Vous n'en restiez pas moins toujours un railleur sans méchanceté, un humoriste de ton bon, fidèle en cela à votre mentalité et à votre éducation qui vous préservent des extrêmes et vous font voir dans la critique une haute mission plutôt qu'un instrument de désordre et d'anarchie. Vos charges étaient sans fiel et vos caricatures n'étaient pas des caricatures à la manière noire. Le soleil du Léman, qui est déjà le soleil du Midi, mêlait abondamment son or et son sourire à votre savante palette.

Tel vous vous étiez révélé dans un livre qui n'a rien perdu de sa saveur, tel vous êtes resté. Seulement, avec l'âge, votre horizon s'est élargi. Puis vous avez traversé la guerre. Etant donné le caractère de votre talent, ce talent si français et si latin, vous deviez moins qu'un autre rester indifférent au danger qui menaçait la culture latine. Avec les Edouard Secretan, les Bonnard, les Rossel, les Muret, les Bouvier, les Maurice Millioud, avec le colonel Feyler, avec tous vos confrères de la Suisse romande, vous avez mis votre plume au service du droit outragé ; avec eux. vous avez participé au grand combat moral qui devait, autant que la vaillance de leurs soldats, assurer la victoire des Alliés.

Dans des œuvres à la fois pleines de verve et tout imprégnées d'une généreuse pitié — *On changerait plutôt le cœur*

de place, *Les Loups*, *Ceux de Barivier*, *A tâtons*, *Ce qu'en pense Polleral*, — vous avez dit la misère et la sourde révolte d'un peuple opprimé, la criminelle folie de ceux qui veulent faire régner la force sur le monde, les saintes souffrances et le sublime sacrifice de millions de martyrs, les erreurs d'une civilisation qui tend de plus en plus à traduire ses conquêtes par des chiffres. Un dramaturge apparaît ici à côté de l'humoriste. Votre art s'amplifie. Il se fortifie et grandit. Mais si des cordes nouvelles vibrent en vous, vous n'en restez pas moins semblable à vous-même. En pleine guerre, vous plaidez la cause de la raison et du cœur. Vous dites que la raison et le cœur doivent s'équilibrer, mais vous ajoutez — ceci vous dépeint tout entier — « que si la balance doit pencher d'un côté, ce doit être du côté du cœur ». Pour votre part, vous ne vous êtes jamais défié du vôtre. Chez vous, c'est toujours lui qui inspire l'humoriste. C'est ce qui fait votre originalité. C'est ce qui rend votre œuvre si humaine et si sympathique. C'est ce qui justifie le grand succès de vos livres de guerre. On y retrouve la voix de tout ce qui pense encore sainement dans le monde. On y retrouve la voix de tous vos concitoyens de la Suisse romande et celle de tous les vrais Suisses. Car nous n'oublierons jamais que le plus grand poète de la Suisse alémanique, Carl Spitteler, et son plus grand peintre, Ferdinand Hodler, ont mêlé leurs cris d'indignation aux vôtres quand des soudards, sans âme et sans conscience, incendiaient nos villes et nos villages et massacraient sans pitié d'inoffensifs habitants. Dans cette même Suisse alémanique d'ailleurs, les plus hautes intelligences se sont rencontrées avec les âmes les plus humbles, c'est-à-dire avec celles dont le jugement était resté pur. « Quand la guerre a éclaté, me racontait, il y a deux ans, un de mes amis de l'Oberland bernois, nos montagnards, trompés par de faux récits, étaient portés à imputer à la France la responsabilité de la guerre, mais quand les armées allemandes eurent envahi la

Belgique, ils n'eurent plus d'hésitation. Dans la droiture de leur conscience, ils dirent : Cela n'est pas juste !... A partir de ce moment, l'Allemagne était condamnée dans l'Oberland, comme elle l'était dans la Suisse romande ».

La guerre a remué l'humanité jusqu'en ses couches les plus profondes. Toute la boue qui dormait au fond est montée à la surface. Jamais le champ ne fut plus fertile pour les moralistes et les justiciers. Vous en avez tiré une nouvelle série de beaux livres. Les sujets que vous y traitez dépassent encore souvent les limites de votre petite patrie. Mais c'est toujours le Suisse qui observe et qui parle. Dans votre dernier roman, *Achille et C*[ie], le héros principal, Grassou, le nouveau riche, appartient au monde. C'est le sans-patrie d'après-guerre. C'est la tire-lire gonflée qui se rit de la bourse plate des honnêtes gens. C'est le corbeau que les peintres romantiques nous montraient autrefois, planant sur les champs de bataille. Mais vous l'avez marqué de votre griffe. Et vous l'avez fait suivre et juger par un Suisse, Jérôme, l'humble jardinier, une de ces hautes consciences enfermées dans une modeste enveloppe, telles qu'il en existe encore dans des pays comme le vôtre, où il y a toujours des gens qui croient que la force d'un peuple réside dans la simplicité de ses mœurs et qui sont convaincus, avec Potterat, « que l'argent vert-de-grise le cœur ». De la confrontation de Grassou et de Jérôme, ces deux spécimens de l'humanité contemporaine, qui représentent les pôles entre lesquels se débat l'avenir d'un monde désorbité, vous avez tiré d'admirables effets de pittoresque en même temps qu'une haute leçon morale, tout cela enfermé dans un style vivant, net, incisif et d'une absolue pureté. Votre morale n'est pas compliquée. C'est simplement celle des honnêtes gens. Toute la structure de votre œuvre repose sur quelques principes éternels que l'homme ne méconnaît pas impunément et que le progrès doit s'incorporer sous peine d'être un instrument plus dangereux qu'utile pour l'avenir du monde. Mais

vous avez donné à ces principes des vêtements nouveaux. Vous les avez, en quelque sorte, rajeunis. Ils imprègnent vos livres comme un pur parfum. Ils ont le charme suave et simple d'une fleur de vos montagnes.

Vous avez votre vision propre, vous avez votre sensibilité propre, vous ne craignez pas, dans le dialogue, de faire parler vos personnages avec le ton et l'accent dont ils se servent dans la vie quotidienne. Pour le surplus, vous restez scrupuleusement fidèle à la grande tradition française. Vous faites en Suisse ce que nous nous efforçons de faire en Belgique, ce que votre Gaspard Vallette a si bien indiqué dans ces quelques lignes : « A défaut du génie, qui ne pousse pas tous les siècles sur un sol exigu, suivons l'exemple de Rousseau, au moins par la volonté. Sans rien ignorer des idées qui circulent librement par-dessus les frontières des Etats, ayons la volonté ferme et le simple courage de rester nous-mêmes, de vivre notre vie, de garder notre individualité traditionnelle et distincte. Ne copions pas, n'imitons pas, ne singeons pas autrui! Donnons ce que nous pouvons donner, disons ce que nous pouvons dire, écrivons ce que nous pouvons penser, mais ne donnons que ce qui est bien à nous, et dans le respect inviolé de la langue, ne disons les choses qu'à notre manière. »

La cérémonie qui a eu lieu ici le 21 janvier et celle d'aujourd'hui sont symboliques. Le premier devoir de notre Académie était de rendre hommage aux créateurs de la littérature française dans la personne de leurs continuateurs attitrés, les écrivains de France, d'affirmer notre volonté de rester en communion parfaite avec eux. Elle l'a fait en appelant dans son sein un poète ingénu, personnel et original, dont le lyrisme ardent s'alimente aux sources les plus pures du génie latin. Mais elle a voulu, en même temps, marquer son véritable caractère en élisant un écrivain d'un autre pays où la langue française est également cultivée. Son premier choix ne pouvait se porter que sur un auteur suisse. Sous le

rapport littéraire, votre pays est celui qui présente le plus d'analogie avec le nôtre. Depuis longtemps, nous avons le sentiment de servir les mêmes dieux et le désir de nous mieux connaître. Je me rendrais coupable d'ingratitude si je ne rappelais pas que c'est vous autres qui avez fait le premier pas. Il y a vingt ans qu'une de vos revues, *La Semaine littéraire*, me demandait une étude d'ensemble sur le mouvement littéraire belge et publiait des extraits des œuvres de nos principaux auteurs. Depuis lors, nos revues ont fréquemment parlé des écrivains suisses et les vôtres des écrivains belges. Les mains se tendaient les unes vers les autres. L'existence de notre Académie leur permet aujourd'hui de s'étreindre.

De notre côté, cette étreinte n'est pas, croyez-le, une étreinte banale. Nous y mettons tout notre cœur, un cœur encore tout frémissant du danger que le génie qui vous inspire comme il nous inspire a couru récemment. Ce danger, heureusement, est passé. Mais, pour qu'il ne renaisse pas, il importe que nos deux peuples persévèrent dans leurs traditions. Et il faut que nous les y aidions. Il faut qu'ils trouvent de plus en plus dans nos œuvres l'écho de leurs pensées et de leurs rêves, des raisons nouvelles de rester fidèles à une langue qui jouit d'un prestige incomparable, une langue qui s'est toujours pliée à toutes les formes du progrès, qui s'est mise tout entière au service du droit, de la liberté et de l'amour, qui a résonné sur tous les points du globe où des hommes se sont assemblés pour édifier des œuvres de concorde et de paix — la pure et lumineuse langue française, détentrice des vertus qui manquent le plus à l'heure actuelle à notre vieille Europe et au monde : la clarté, la mesure, l'ordre et l'harmonie !

Discours de M. VALLOTTON

L'honneur que vous me faites en m'appelant à siéger parmi vous, appartient à la Suisse romande. Votre geste amical s'adresse à ces petites républiques de langue française et de patriotisme helvétique, si diverses de tempérament, si jalousement attachées à leur histoire locale, mais qui n'ont eu qu'un cœur pour souffrir de vos blessures, pour partager vos espérances, pour se réjouir de votre victoire.

Par une délicatesse dont je suis vivement touché, pour me souhaiter la bienvenue vous avez désigné celui de vos membres qui, sans cesser d'être Belge, pouvait parler de la Suisse comme on parle d'une seconde patrie, avec cette tendresse perspicace dont l'écho retentira, là-bas, dans plus d'un cœur. Ayant gravi nos cimes, dormi sur le foin de nos chalets, bu le vin de nos coteaux et souri à nos défauts qui sont ceux des hommes, vous avez bien voulu, Monsieur, nous reconnaître des qualités de bon sens, de sagesse démocratique, que nous nous accordons du reste aussi volontiers quand nous parlons de nous-mêmes. Nous sommes pourtant heureux que d'autres confirment notre conviction.

Le ton simple et affectueux de vos lettres m'a donné, récemment, le vif désir de vous mieux connaître. J'ai donc lu vos livres et je m'en veux de m'être si longtemps privé d'une joie. Ah ! Monsieur, comme vous aimez votre terre, votre petit pays hesbignon ! En vérité, est-il possible de l'aimer plus, de l'aimer mieux ? Ayant circonscrit votre jardin, chaque matin et chaque soir vous en faites le tour, attentionné à ses fleurs, à ses fruits. Accoudé à la barrière, vous interpellez Benoit ou ce Colpin qui dit volontiers avant de vider bouteille : « Allons, il ne faut pas faire de tort au commerce ». Ces humbles, parfois assez mal embouchés, sont vos amis et je vous en

félicite. Malicieux et attendri, vous savez que tous les rires et toutes les tristesses de la vie sont en eux, que leurs gestes sont conformes aux lois éternelles. Et cela est émouvant. Et toujours, dessiné avec une belle sobriété, le décor, le jeu des saisons monotones et pourtant nouvelles. Que de trouvailles ! Le soir descend-il sur votre hameau, vous dites : « La terre, fatiguée, a mis sa robe de chambre ». Et pour célébrer le retour du printemps : « Là-haut, le soleil tape et, sous les pieds, on entend battre le cœur de la terre ». Pas à pas, la mort s'approche, car elle aime à jouer avec les hommes avant de les emporter. Et voici que Simonne a trépassé : « On lui fit un petit service, on l'aspergea d'eau bénite, on la parfuma d'encens, puis on la porta au cimetière. Pax tecum ! pauvre âme. Repose en paix dans la terre maternelle où les os de quelqu'un auront peut-être tressailli à ton arrivée. Car tu ne fus pas toujours insignifiante et vieille. Maintenant le rideau est tiré. Ton idylle et tes peines sont finies. La semaine prochaine on rasera ta maison, la dernière chaumière du village, Colpin emportera tes deux poules, ton chétif mobilier et l'humble nom de Simonne disparaîtra de la bouche des hommes... »

Les titres de vos livres sont significatifs : *Les bons parents*, *Histoires lunatiques*, *Amours rustiques*, *Le Pain noir*, *Figures du pays*, enfin *Mes Amis*, dont ces mots d'Anatole France expriment le sens profond : « Ce qu'il y a de beau dans la physionomie morale des paysans, c'est qu'ils gardent très pures les grandes lignes de l'humanité »... Une vision réaliste des gens et des choses, un peu de rêve aussi, de cette poésie née des habitudes et de la grisaille quotidienne qui est peut-être la grande poésie, surtout une sympathie, une pitié discrètes font de vos livres des documents pris sur le vif d'une humanité terre à terre qui a, nonobstant, ses coups de passion, ses amours et ses haines, et dans un coin du cœur, jalousement cachée, la petite fleur bleue. Potterat se reconnaît, Potterat salue ses frères de Belgique, ces anonymes qui, pour avoir les

deux pieds sur le sol, n'en eurent pas moins la tête dans le ciel quand sonnèrent les heures de la grande passion belge et qu'il fallut « tenir » et parfois mourir.

Vous ayant lu, mon cher confrère, j'ai voulu rafraîchir de vieux souvenirs ; vieux puisqu'ils datent d'une autre vie et d'un autre monde, d'avant 1914. Alors, les vacances venues, on emportait des livres à la montagne et l'on vivait avec eux. Mais le tocsin de la guerre a jeté les hommes sur d'autres voies et les chères habitudes ont de la peine à renaître. Maintenant, on est à l'action. Partout, car les remous de la catastrophe n'ont rien respecté, il faut reconstruire et, provisoirement, souhaitons-le, renoncer aux rêves, aux fictions.

Donc, dans les temps fabuleux où l'on lisait, Lemonnier, Verhaeren, Rodenbach et Maeterlinck étaient souvent, en Suisse romande, les hôtes de nos pensées.

Lemonnier !... *Le Charnier*, *Le Mort*, *Le Mâle*... Une force déchaînée, un tumulte de sensations, de mots, une constante ivresse devant les enfantements de la nature, joie païenne, joie divine née d'une confiance absolue dans ces Puissances dont les mondes sont une émanation en perpétuelle et splendide évolution. Lemonnier rejoint notre Rousseau : « Crois sans raisonner, avec la foi émerveillée de ta vie devant la vie. Tu entendras le vrai Dieu éternel te répondre du fond des choses. » Ce Flamand vigoureux, vrai lion, tout en mâchoire et en crinière, clame son mépris des êtres flasques, anémiés, ductiles au mot d'ordre des craintives traditions ; il lui faut des instinctifs, des spontanés, des frustes, des brutaux, parce qu'en eux besognent les énergies sauvages qui entraînent à la révolte. Ce fils spirituel de Rubens s'extasie devant le jeu des muscles, devant les ripailles et les fêtes où tonnent les musiques et s'exacerbent les couleurs... Après quoi, fatigué mais non épuisé, il dit la chanson des carillons et du vent dans les moulins, il célèbre le cœur frais de la forêt avant de plonger à nouveau son lyrisme dans les grands

courants humains, là où sont les tourbillons annonciateurs des cataractes...

Dans sa *Multiple splendeur*, Verhaeren s'écrie :

> Nous apportons, ivres du monde et de nous-mêmes,
> Des cœurs d'hommes nouveaux dans le vieil univers !

Parce que nous vivons près des lacs bleus, loin des bruits du monde, Verhaeren nous a saisis, étreints, domptés. De gré ou de force, il faut le suivre, car il est tout mouvement. Il court, il bondit. Au lieu de maudire son temps, de se réfugier dans le passé, il accueille tout ce que la science donne aux hommes, ses usines, ses machines, ses banlieues lépreuses, ses villes tentaculaires, le clignotement de ses lumières, sa vitesse, ses tapages. Les foules en marche sur les chemins qui mènent vers les aubes indécises, il les précède, sonnant de sa rude trompette ou frappant les choses du doigt pour en tirer un son qu'il prolonge au gré de son âpre lyrisme, chantre de la Patrie comme de l'Humanité ! Ce Belge appartient désormais à tous ceux dont il a su dire les tristesses nostalgiques, les espoirs démesurés,

> Devant l'appel fiévreux et fou des horizons
> Et les portes du monde en plein soleil ouvertes...

Car Verhaeren, s'il choque et repousse les âmes douceâtres, subjugue les cœurs gonflés de sève. Les plus ardents de mes élèves lausannois aimaient à réciter ses poèmes. Comme l'un d'eux, certaine fois, parlait au souffle, je lui en fis reproche. Il eut cette réponse, mais le cours terminé, en tête à tête : « D'autres poètes m'intéressent ou me touchent, Verhaeren, lui, me secoue. »

Mais si nous admirons l'incroyable verdeur d'âme et de verbe d'un Lemonnier ou d'un Verhaeren, leurs hallucinantes visions, nous éprouvons aussi devant eux comme un étonnement, comme une crainte, celle de l'homme « tempéré » — nous

ne sommes plus du nord et pas encore du midi — devant ces généreux barbares. Si l'on met à part le douloureux Duchosal, Spiess au visage ambigu et C.-F. Ramuz, le poète du Rhône et des hauts villages, le peintre puissamment raboteux d'êtres élémentaires qu'enveloppe le merveilleux et qu'emporte à leur insu le tragique de la vie, nos auteurs romands nous ont habitués à moins de fougue (...« Pour le calme, on a la palme, » chante Jacques Doloroze), à de lents récits, à de doux poèmes situés dans un bleu décor où naissent et s'éteignent de fugitifs bonheurs.

Aussi lit-on volontiers, chez nous, Rodenbach qui dit et redit le charme des choses somnolentes, le lent voyage des cygnes sur les eaux immobiles des canaux, le beau silence où passe un chant de cloche si subtil qu'il est encore du silence, et la tristesse des villes dont la vie s'est retirée, et l'imprécis mysticisme des rêveurs au clair de lune.

Si votre grand Maeterlinck compte en Suisse romande tant de milliers et de si fidèles lecteurs, c'est que nous aimons les fleurs et les abeilles, c'est que nous méditons avec sagesse sur la destinée. Peut-être apprécions-nous moins l'artiste que le moraliste inquiet, que le métaphysicien aux écoutes de l'éternel, à l'affût de ces forces mystérieuses et terrifiantes qui nous traînent du berceau à la tombe. Dans ses drames, l'énigme de la vie et de la mort apparaît sous les formes multiples que découvre une des plus belles imaginations de tous les temps. Mais que penser ? qu'affirmer ?« Mélisande : Je ne comprends pas tout ce que je dis, voyez-vous ?... Je ne sais pas ce que je dis... Je ne sais pas ce que je sais... Je ne dis plus ce que je veux... »

Nous sommes ainsi faits en Suisse romande qu'une âme de théologien dort en chacun de nous, même en ceux qui se croient à l'abri. Nous en voulons donc un peu à Maeterlinck de ne pas nous donner la vérité en quatorze articles, comme le président Wilson. Un des nôtres disait : « Il pose une question.

Il y répond par vingt autres questions. Et cela fait vingt et une... » Peut-être, mais n'oublions pas de remercier Maeterlinck pour toutes les belles choses qu'il nous offrit et pour toutes celles qu'il nous offrira.

Lemonnier, Verhaeren, Rodenbach, Maeterlinck... Mais vous vous enorgueillissez d'autres noms encore. Longtemps, il est vrai, les circonstances vous furent contraires. L'explosion romantique féconde enfin votre liberté née en 1830. Van Hasselt, Pirmez, De Coster annoncent et préparent la grande naissance... Temps de recueillement, de lente ascension. La moisson va blanchir, une des plus belles dont l'histoire littéraire gardera le souvenir. Déjà les faucheurs ont aiguisé leur faucille, impatients de nouer la gerbe, de battre le grain et de dispenser la noble mouture dont les esprits et les âmes se nourrissent. Pour se pencher sur la besogne, ils n'attendent que le signal, le chant du coq dans le frissonnement de l'aube.

Enfin Malherbe vint... Mais quel Malherbe ! Max Waller fut, en 1881, le grand éveilleur des talents. Comparaissant devant ceux qui répondirent au cri poussé dans la prime d'un radieux matin, je ne me donnerai pas le ridicule de conter une histoire dont vous avez écrit presque toutes les pages. Je l'appris, cette histoire, en des circonstances émouvantes. La guerre avait jeté quelques-uns des vôtres sur les rives de nos lacs. C'est ainsi que Genève vit Maurice Kufferath et Lausanne Octave Maus... Peu de temps s'est écoulé depuis lors et pourtant la mort les a pris l'un et l'autre. C'est Octave Maus, le délicat auteur des *Préludes*, qui me révéla, car j'avais tout à apprendre, votre âge héroïque... Il me semble que je l'écoute encore. Nous marchions côte à côte. Le soleil brillait tout au haut du ciel moins bleu que les montagnes et que les eaux du Léman. Paresseuses, des vaguelettes, douces comme les rimes d'un poème bucolique, chantaient sur le sable fin... L'exilé me parlait donc de vous et sa voix avait tant de ferveur que je crois vous connaître depuis longtemps. Elle me

disait la « miraculeuse aventure » de la *Jeune Belgique*, la génération spontanée de dix autres revues littéraires, éphémères nées dans un rayon, mortes au soir de leur premier matin et ressuscitées avant le troisième jour, leurs batailles, leurs truculences, leurs outrances, la fière devise de Max Waller : Ne crains !... Pour répondre à ce cri, le murmure des flots semblait moduler l'appel de notre poète Juste Olivier : Vivons de notre vie !... La voix disait encore le banquet offert à Lemonnier par de jeunes talents frémissants, les discours d'Edmond Picard et de Rodenbach qui « secoua tous les arbres pour en faire tomber les poncifs.» Que de libelles ! Que d'articles véhéments ! L'un d'entre vous, Messieurs, qui certes ignorait le sort qui lui était réservé, n'écrivait-il pas alors « qu'il y avait là de quoi asphyxier toute une académie en une demi-minute »...? Et Waller proclamait de façon à dominer tous les tumultes : « Soyez dans votre vie privée catholique, mahométan, protestant si vous voulez, mais à l'heure de l'inspiration, assis devant votre table de travail, soyez artiste, rien qu'artiste, artiste sans adjectif. » La *Jeune Belgique* ne mourut pas avant d'avoir donné le coup de mort aux cantates officielles, nettoyé l'arène des rimailleurs et des fabricants de rhétorique... Désormais, on pouvait respirer, on pouvait créer... Dans la chaude clarté qui dansait sur le dos des collines, l'exilé nommait Charles Van Lerberghe, Henri Maubel, Eugène Demolder, il nommait... Mais notre nature était trop belle en ces heures de sang. Il s'arrêta soudain, cherchant par delà la paix bleue ses frères livrés aux griffes de la bête, et il eut cette plainte : « Mon pays » !

Je n'ai pas souvenance d'avoir jamais entendu une plus émouvante « leçon » de littérature.

Octave Maus m'avait parlé de sa patrie en termes si pressants qu'une force secrète m'y conduisit peu après la guerre. Je ne sais trop pourquoi, rebelle aux descriptions, je me représentais votre pays comme une plaine triste (...morne

plaine) couverte de cheminées rangées autour du cratère de mines. Cette Belgique-là, je la vis dans le Borinage, lugubre sous la pluie, endeuillée de fumée, vraiment hallucinante avec ses hommes aux joues noires et aux dents blanches, qui s'échappaient de la gueule des puits. Une malédiction me parut peser sur ce coin de terre ou si l'on préfère cette beauté tragique qui n'appartient qu'aux catastrophes... Mais je suivis aussi les rives de vos fleuves au cours lent, j'errai sur les quais d'Anvers où grinçaient mille machines, où haletaient cent vaisseaux durant que des clochers tombaient les notes jolies des carillons... Je longeai les dunes pelées, grises sur le fond vert de la mer embrumée... Dans une atmosphère délicate et comme mouillée je vis vos hameaux aux toits rouges posés dans l'or des moissons ; je vis vos villes somnolentes et vos musées où les Descentes de Croix alternent avec les scènes de ripaille, et vos beffrois et vos béguinages, émouvants témoins d'un passé de luttes terribles et d'extases solitaires. Que de contrastes ! Nulle part plus sensibles que dans ce pays de superficie minime où plus de sept millions d'hommes s'agitent autour des enclos de l'autrefois. Je compris alors les raisons profondes et de cette violence et de cette infinie douceur de vos écrivains : ayant sous les yeux la vie dans sa fièvre et dans son immobilité pareille à la mort, doublement sollicités, et parfois doublement fécondés, ils se donnent à la bataille, frappant sur les mots comme l'ouvrier sur l'enclume, ou s'arrêtent, pour les commenter, devant les paroles d'éternité latine gravées au front des vieilles demeures.

Tout autre la petite Suisse romande, strictement compartimentée et par la nature et par l'histoire, chacun de ses cantons, république souveraine, ayant son gouvernement, son parlement, ses églises, ses écoles, ses gendarmes, ses traditions, ses fêtes, si bien que nulle part au monde, sauf dans les républiques sœurs de la Suisse alémanique et italienne, un homme n'est rivé à son coin de terre par autant et d'aussi

solides racines. Et quatre universités pour que nul ne soit obligé d'aller chez le voisin... Au creux des vallons jurassiens, de Moutier au Val de Joux, dans un décor de sapins austères, des fabriques d'horlogerie où, dans le silence, la loupe à l'œil, plus semblables à des philosophes scrutant les problèmes qu'à des ouvriers, quelques milliers d'hommes accomplissent un minutieux travail. Et çà et là, honteuse de cracher sa fumée en des lieux aussi paisibles, une usine... Mais l'essentiel : des vignobles soignés avec amour, de placides et plantureuses campagnes, et là-haut la paix des pâturages, la fierté des cimes. Oh ! la douce vie que l'on coule en Suisse romande ! Et toujours un parfum d'herbes séchées, un verre à boire, un coin de lac entre deux collines. Et un parler lent, chantant, intermittent, parce que le paysan, de nature, est prudent, parce que le montagnard, quand il gravit ses pentes, apprend à économiser son souffle.

Cependant, à y regarder de plus près, que de nuances, que de différences, même, entre ces voisins. Voici le Neuchâtelois, fin, avisé, caustique, dont Philippe Godet, son plus spirituel porte-paroles, a dit : « Son cœur obéit sans peine à sa tête et sa raison réprime sans efforts les écarts d'une imagination rarement exubérante »... Campé sur ses traditions comme la maison sur le roc, constamment mêlé à l'histoire du monde, mais citoyen de sa seule ville, le Genévois trouve dans son magnifique passé le légitime orgueil qui lui donne la force de persévérer dans l'accomplissement d'une double mission. Car Genève c'est l'Escalade, la cathédrale de Saint-Pierre et le collège fondé par Calvin, mais c'est aussi la Croix-Rouge et le siège de la Société des Nations... Tout autre le Vaudois dont le canton est un jardin étagé au-dessus de deux lacs. Prenant le temps comme il vient, il préfère pourtant le soleil qui mûrit les grappes de ses vignes. Il est tout bonhomie, apparemment d'accord pour ne chagriner personne, ennemi des violences, plein de cœur et un brin contemplatif. Grandi

sur la molasse, il s'en vante, mais sait être tenace à condition de ne pas en avoir l'air... Enfin le Fribourgeois, le Valaisan, le Jurassien bernois, plus vifs, plus passionnés, mais que les circonstances et l'histoire ont mis, au point de vue de la littérature, dans un certain isolement.

Il reste que les trois cantons de la Suisse romande où l'on ne parle que le français sont de culture et d'éducation protestantes, marqués d'une empreinte, vraiment à part dans la grande famille de ceux qui entendent la langue de Bossuet et de Voltaire. M. Krains le disait avec infiniment de raison : un Rousseau, une Stael, un Vinet, un Amiel, un Charles Secretan, un Frédéric Godet, un Olivier, un Rambert, un Rod, un Félix Bovet, un Warnéry, un Naville, un Vallette, un Monnier, un Flournoy et un Frommel, pour ne parler que des morts — et il y a dans cette énumération des théologiens, des philosophes, des moralistes, des critiques, des psychologues, des poètes, des romanciers — appartiennent indubitablement à la même famille spirituelle. Quelques « jeunes », il est vrai, se révoltent. Ils trouvent la plupart de ces gens trop tendus, trop revêches, trop purement intellectuels, trop préoccupés de morale, insuffisamment sensuels, donc insuffisamment artistes. Ruant dans les brancards, impatients de secouer le joug, de bousculer ce sérieux avec ou sans redingote, ces jeunes dénoncent les timidités craintives, une sorte de consomption due à l'exagération des scrupules ; ils acclament la joie, la spontanéité, la folie des printemps et l'ivresse des vendanges. Pourquoi pas ? L'esprit souffle où il veut. Mais, chose amusante, la tradition possède même ces iconoclastes et ils ont bien de la peine à ne pas laisser passer un bout d'oreille : pour n'en pas perdre l'habitude, eux aussi froncent les sourcils, morigènent, composent des discours en trois points et argumentent à perdre haleine. Après quoi le soleil luit pour tout le monde et le talent porte en lui-même sa justification. Hier et avant-hier nos écrivains ont retourné

le sol et le sous-sol de la conscience, professant le sens et le goût de la révolte contre les ordres qui ne venaient pas d'elle. La vie morale, ses scrupules, n'est-ce pas le fondement de la vérité humaine ? Et n'y a-t-il pas quelque chose de grand, de tragique même dans le spectacle offert par des hommes qui se sont sans cesse, chacun à sa manière, auscultés, introspectés, torturés parfois pour tirer de leur substance ce qu'ils pensaient être le juste et le vrai, quitte à recommencer pour aller plus près encore des lois de la conscience individuelle, reflet de l'éternel ?

Calvin éduqua Genève, Viret les Vaudois (autant qu'il est possible), plus tard et à leur exemple Osterwald les Neuchâtelois. Sommes-nous bien sûrs, si nous secouons leur tutelle plusieurs fois centenaire, d'apporter demain au génie de la langue et de la pensée françaises l'équivalent ce ce que nous lui apportâmes hier ?... Parce que d'autres battent d'autres chemins, est-il nécessaire, est-il souhaitable que nous soyons « conformes » ?

Wallons et Suisses romands sont donc bien différents. Mais n'arrive-t-il pas que des frères ne se ressemblent guère ? S'en aiment-ils moins pour cela ?... N'avons-nous pas, d'autre part, la même langue, la même fierté de la parler, le même respect pour ses chefs-d'œuvre qui sont le pain de notre esprit ? Le français court si droitement à son but, il a une telle horreur instinctive de l'équivoque, de l'obscurité, donc de la déloyauté et de la fourberie qui par définition sont choses entortillées, que donnant à ceux qui le parlent une commune discipline d'âme, il les rapproche, il les unit aux heures de crise. Cette langue, comme nous, vous en avez la garde. Car vous n'avez jamais songé sérieusement à parler belge, pas plus que nous ne souhaitons parler suisse. Quand cela nous arrive, hélas, c'est à notre insu ! Nous avons le magnifique honneur de veiller sur le don royal qui nous fut fait. Vivre au point où une langue pousse les ultimes rameaux de ses

branches, n'est-ce pas aussi prendre conscience de ce qu'elle est, de ce qu'elle représente ?

Certes, nous le savons par expérience les uns et les autres, un peuple peut parler deux ou même trois langues sans cesser d'être nationalement un, pour peu que ses fils possèdent des biens spirituels communs, pour peu que tous aient souffert ensemble, car rien ne lie comme la souffrance. Condamnant en quelques mots l'odieux pangermanisme, le philosophe Boutroux eut raison de dire qu'une nation est une amitié... Après quoi il reste qu'il est du devoir de chacun, pour protéger sa langue, de la parler de son mieux. Une littérature « approximative » ne peut être que celle d'un peuple à son déclin. Quel privilège et quelle responsabilité : veiller sur la pureté d'une langue dans ses postes avancés !

La frontière des langues ! N'y a-t-il pas dans ces mots quelque chose de grand ? Quand je dis maison, drapeau, printemps, des souvenirs me parfument l'âme. Et voici qu'à quelques lieues ces mots sont privés de sens et qu'il en faut dire d'autres pour que les yeux s'éclairent.

Qu'elle est belle, cette frontière de la langue française qui serpente à travers l'Europe des flots étincelants de la Méditerranée aux flots verts de la mer du Nord ! Belle et émouvante par toute l'histoire qu'elle évoque. Abandonnant les collines brûlées de la côte d'Azur, elle suit fidèlement le faîte des Alpes, de cime en cime, de glacier en glacier. Au creux des vallons, elle voit une population ardente et j'entends encore un montagnard, debout sur une roche, saluer la lumière du printemps revenu, par ce cri : « Bonjour, soleil » ! Le chantre de cette contrée paradisiaque, l'immortel Mistral, la célébrait sans doute en provençal : *Canle uno chalo de Prouvènço*, mais Fabre, qu'on appela le Virgile des insectes, ne disait-il pas un jour devant nous : « Le provençal, mais c'est le français de derrière les fagots ! » Du Mont Blanc, cette frontière domine toute cette Savoie dont les fils tombèrent par milliers

pour que retentisse encore dans le monde « cette parleure qui est plus délitable à lire et à ouir que nulle autre » ; poussant son trait sinueux, elle partage le canton du Valais où sonnent de fiers patois, elle accompagne les Alpes vaudoises, elle court dans le canton de Fribourg où verdoie la Gruyère, patrie du nostalgique *Ranz des vaches*, jusqu'à la ville aux murailles crénelées si bien assise sur les falaises que ronge la Sarine ; puis elle s'infléchit vers les lacs jurassiens jusqu'à cette île de Saint Pierre où Rousseau connut quelques jours de bonheur, et s'allonge de vallon en vallon jusqu'aux portes de Bâle ; de la Neuveville à Delémont on rit donc en français, comme disait joliment un maire de village. Et voici le noble pays d'Alsace avec ses toits à lucarnes, ses nids où méditent les cigognes, ses houblonnières, la ligne bleue de ses Vosges, ses fleuves fameux ; cette Alsace, enfin réincorporée à la patrie, où l'on continuera, certes, à parler un dialecte aux rudes consonances parce que c'est un héritage des anciens, mais où la jeunesse apprend le français avec une sorte de passion, si bien qu'aux soirs tièdes de l'été les enfants dansent leurs rondes sous les tilleuls au rythme des vieilles chansons de France : *Malbrough s'en va-t-en guerre... Sur le pont d'Avignon, tout le monde danse en rond...* Deux mille jeunes gens, plus qu'il n'y en eut jamais à l'Université de Strasbourg, étudient en français toutes les disciplines du savoir humain et c'est l'élite qui se reconstitue, dont les meilleurs, demain, avec l'ardeur des néophytes, chanteront dans la langue de la patrie retrouvée les beautés du petit pays. Il lui faudra du temps, sans doute, pour retrouver son parfait équilibre. Mais on pourra dire demain comme hier, sans se laisser impressionner par une propagande dont le mensonge est le pain quotidien :

On changerait plutôt le cœur de place
Que de changer la vieille Alsace...

Et voici Metz, la Lorraine, libérée elle aussi, une partie

de l'agreste Luxembourg, enfin trois millions de Wallons, à côté desquels de nombreux Flamands parlent et écrivent aussi le français. Sur cette frontière de mille kilomètres, les mêmes mots suscitent les mêmes enthousiasmes et les mêmes émotions, les enfants récitent les fables du Bonhomme, les lettrés forment leur goût à l'école de Racine et une vibrante jeunesse s'enivre du verbe de Musset.

Quelle que soit notre nationalité, nous pouvons jurer fidélité à cette langue française, sans arrière-pensée, en restant de tout cœur Belges ou Suisses, parce que nous savons que si la France s'enorgueillit de régner sur l'entendement de millions d'hommes disséminés au-delà de ses frontières nationales, cette victoire spirituelle suffit à sa loyauté légendaire.

Mais si nous vous aimons comme nous aimons des frères communiant sous les espèces de la même langue, nous vous aimons d'autre manière encore. Ici le cœur parle seul. Nos traditions ont si bien mis l'accent sur les vérités de l'ordre moral que nous ressentîmes tous, en Suisse romande, l'ignoble injure faite en août 1914 à votre pays comme un outrage à nos consciences. Une indignation sacrée fit trembler toutes les voix et toutes les plumes.

Il me souvient encore de l'angoisse de mes frères d'armes, presque tous paysans vaudois, quand les nouvelles du mois d'août, puis du début de septembre, nous arrivèrent dans la haute forteresse où nous avions mission de veiller sur la patrie. La Belgique, laidement, injustement attaquée, mise à feu et à sang, la France envahie, les hulans à quatre-vingts kilomètres de Paris !... Après quoi des jours de silence, d'affreuse détresse morale, et soudain, par télégraphie sans fil : la Victoire de la Marne !... Secoués par une indicible émotion, mes camarades rompirent leurs rangs pour se mieux grouper ; alors, les yeux levés vers les montagnes dressées dans le rougeoiement du soleil couchant comme le gigantesque drapeau de la patrie, pensant à vous et aux soldats de France,

ils entonnèrent à pleine voix, chantant comme on sait chanter chez nous, ce chœur populaire dont l'heure faisait un cantique de Te Deum : *La Liberté ne peut mourir...*

...Dans la nuit, sous la pluie de décembre, je vois encore défiler à Lausanne les premiers « évacués » belges que la guerre jeta sur notre sol. Pâles, maigres, serrant dans leurs bras les paquets qui contenaient toute leur fortune, des vieux, des vieilles, des enfants passaient au milieu d'une foule dont les rangs s'ouvraient respectueusement. En tête du minable cortège, un drapeau belge replié comme une aile cassée. Et la foule se taisait, trop émue pour acclamer. Un seul cri, soudain, sortit d'une poitrine serrée par l'émotion: Vive la Belgique !... A ce cri répondit, dans la foule, une rumeur qui ressemblait à un sanglot.

Et c'est un guide de nos montagnes, un Alémanique celui-là, que la propagande inouïe des officines pangermaniques (« Caïn calomniant Abel ! » avait écrit Spitteler) n'avait pas égaré, disant un jour, assis sur un roc et montrant les rhododendrons qui tapissaient les pentes : « Je voudrais avoir l'Alsace et la Belgique devant moi pour leur jeter les fleurs de nos montagnes... »

Ces cris des humbles sont votre meilleure récompense. Comme ils vengent de tant de silences officiels ! Jour après jour, année après année, notre foule souffrit avec vous. Pour vous défendre, près de dix mille de nos hommes, dont six mille moururent, s'enrôlèrent dans les rangs de la légion étrangère. Votre Roi, votre Reine, votre Cardinal, votre Bourgmestre, nous les aimons comme de vivantes personnifications de la droiture et du courage.

Le 12 juin 1919, j'étais au Tir national où miss Cavell, Gabrielle Petit, votre Jeanne d'Arc, Philippe Baucq, Brill, Neydts, Roland, tant d'autres de vos martyrs, furent couchés dans la terre du pays pour lequel ils étaient morts... Presque tous ces héros je les ai contemplés dans l'affreuse et sublime

majesté de la mort. Comme on emportait les cercueils, une voix dit soudain : «Nous avons vu l'âme de la Patrie .. » En ce lumineux matin de juin, je réalisai combien vous aviez souffert pour que vive la dignité des hommes. A tant de livres écrits par vos maîtres et qui ont enrichi notre commun trésor littéraire, le peuple belge en a ajouté un, le plus beau de tous. Ce livre dont l'humanité reconnaissante ne se lassera jamais de tourner les pages, auquel je me devais, comme Suisse, de rendre hommage devant cette Académie, le peuple belge l'a écrit, jour après jour et durant cinquante-deux mois, avec la loyauté de son âme, avec le sang de son cœur...

LITTÉRATURE & PHILOLOGIE

Lecture faite en séance du 8 avril 1922

par M. Jules FELLER, membre de l'*Académie*.

Le talent tout seul n'est pas le génie!
— Non, mon cher enfant, c'en est la moitié.
Albert GIRAUD.

MESSIEURS,

Quand le projet de créer cette Académie parvint aux oreilles du public, on applaudit beaucoup à l'initiative de M. Jules Destrée. Les gens de lettres se réjouirent pour l'honneur fait à la corporation ; journalistes et députés estimèrent la mesure sage et généreuse ; même la grande Académie, notre aïeule, fut très satisfaite de cette solution. Mais les quatre philologues désignés purent s'abstenir de tout mouvement de vanité ou de modestie : personne ne songeait à eux, si ce n'est le ministre. Compliments et arguments de la presse ne s'adressaient qu'à la littérature, ou plutôt aux littérateurs. Même le grave journal français *Le Temps* ne souffla mot de la philologie. Etait-ce parce qu'on jugeait boiteuse cette alliance de la philologie et de la littérature ? ou encore le titre de *Langue et Littérature* n'éveillait-il pas assez clairement l'idée de deux ordres de lettrés et de travaux ? Méprise ou désaveu, toujours est-il qu'on ne distingua pas plus la philologie qu'une fille de service discrète et laide.

Puis vint le mois des portraits et des biographies. Ne fallait-il pas présenter nos « immortels » dans le prochain almanach ? Un jeune poète, qui était de bonne foi, puisqu'il signait au lieu d'imiter de Conrart le silence prudent, nous affubla d'amusantes notices.

Nous sommes trop vieux pour ne pas apprécier les douceurs du travail dans l'anonymat, mais si cette indifférence a ses avantages en ce qui concerne les philologues, nous voudrions qu'elle ne s'étendît point à la philologie ; et, s'il est naturel que le public en général se passionne plus pour les matches et la boxe, nous voudrions que nos écrivains au moins eussent pleinement conscience des affinités nombreuses et profondes qui unissent la littérature et la philologie.

Pauvre Cendrillon ! Quand elle se présente sous le nom de *langue*, elle en devient invisible. Quand elle s'affiche *critique littéraire*, on s'inquiète autour d'elle, on se hérisse : « à bas la censure ! ». Sous le nom de *philologie* ? on s'interroge. Le prote, impassible, impeccable, corrige son académicien : il décide d'imprimer *philosophie*. Pour le gros du public, ça rime avec *magie*, avec *Pélagie* ; mais n'est-ce pas plutôt une science, une de ces sciences en *-logie* et *-graphie* recélant des doctrines indigestes et fort inutiles ? Pourquoi diable a-t-on ficelé ce cadavre de philologie à la pure et claire et aérienne lyre d'Apollon et d'Orphée ?

Les gens qui opposent la science et l'art injurient à la fois le vrai et le beau. Sans affirmer comme Platon que le beau est la splendeur du vrai, formule qui subordonne l'art à la science, il est permis de rechercher ce qui unit l'un et l'autre. L'abstraction de ces termes ne doit pas nous égarer : ils ne s'opposent pas comme le juste et l'injuste, le vrai et le faux, le beau et le laid ; ils se distinguent, simplement, comme se distinguent sensation et action, sentiment et passion, intelligence et volonté. Ces mots désignent des états successifs et non des états contraires. La science est acquisition, approvisionnement, l'art est action et exécution.

Tout art repose directement sur une science ou sur un faisceau de sciences. La chirurgie, la médecine sont des arts, mais des arts qui impliquent la connaissance des sciences

naturelles, de l'anatomie, de l'histologie, de l'embryologie, de doctrines multiples résumées sous les noms de physiologie et pathologie. L'éloquence est un art, un art qui peut sans aide pousser quelque sublime cri de passion, mais qui manquerait vite de souffle et de continuité sans le secours de deux sciences connexes, la rhétorique et la logique. Et tout art s'alimente indirectement à mille sources lointaines : Janson, déjà cinquantenaire, étudiait les sciences naturelles ; il disait que l'avocat, appelé à plaider sur les questions les plus variées, à défendre tous les intérêts, a besoin d'un savoir encyclopédique. Si donc l'art est une mise en œuvre, il n'est pas la mise en œuvre de rien, il n'est pas une création *ex nihilo*.

En est-il du poète autrement que de l'avocat ou du médecin ? C'est un aphorisme à la mode que la science paralyse l'inspiration. La vérité est que la science a quelque chose en soi de si prenant qu'elle détourne parfois de sa voie première le jeune poète en herbe : est-ce une déchéance ? Après *Joseph Delorme*, les *Consolations*, les *Pensées d'août*, *Volupté*, Sainte-Beuve se donna presque tout entier à la critique : admettrons-nous cette croyance puérile que la critique est un genre subalterne pour les impuissants et les ratés ? Mais supposons le cas d'un artiste qui persévère. Qui osera soutenir que son inspiration sera d'autant plus haute que son ignorance sera plus profonde ? Un paysan poète, naïf et fruste, limité dans ses idées et dans son horizon, pourra certes agencer trois couplets de chanson à boire, trouver les traits d'une satire « contre les femmes qui prennent trop de café », roucouler une églogue, chanter l'amour à la façon des primitifs : il ne sortira pas des thèmes rebattus ; son vol reste limité à ses connaissances. Le bon sens nous dit qu'il faut une culture supérieure et complexe pour concevoir des sujets plus relevés. A mesure qu'elle se déroule, l'inspiration même du poète s'alimente d'expérience acquise, c'est-à-dire de science. Or,

entre toutes les choses que l'écrivain doit savoir pour se hisser à la hauteur de son siècle, ne faut-il pas compter la science du langage ? La traduction des visions, des tableaux, des images, des scènes est-elle entravée ou favorisée par une solide connaissance des ressources de la langue ?

On ne voudrait pas insinuer par là que toutes les sciences doivent fraterniser avec tous les arts dans la même académie. Il y a des affinités plus ou moins étroites. La plus étroite, précisément, nous paraît être celle qui unit l'art littéraire et la science des Lettres, autrement dit la littérature et la philologie. Et s'il en est ainsi, une Académie de langue et de littérature n'est pas une institution bicéphale, mais une unité naturelle.

Dans nos habitudes de pensée, ces grands mots abstraits nous dérobent souvent la complexité du réel. Nos mots créent des oppositions et des séparations entre des choses que la nature a mêlées de façon inextricable. Quand on essaie de se faire une image d'objets complexes par les mots, la difficulté de voir juste provient ou de ce que l'esprit simplifie outre mesure, ou de ce qu'il ne possède des choses qu'une connaissance appauvrie et grêle, ou encore de ce qu'il différencie deux objets en opposant leurs qualités extrêmes sans égard à leurs qualités communes. Les termes généraux sont un langage algébrique à la fois commode et dangereux, où, soit par désir d'embrasser un tout en le schématisant, soit par simple ignorance de la richesse du réel, on oublie tout ce que la formule recouvre de facteurs multiples et enchevêtrés. Qu'il nous soit donc permis de montrer, par un retour à l'analyse, combien la littérature et la philologie, envisagées dans leurs domaines réels, présentent de parties communes indissolubles.

On peut recourir à deux procédés de démonstration : ou bien examiner les opérations successives de la pensée dans sa

métamorphose en discours, ou examiner les domaines respectifs sur lesquels s'étendent et se rencontrent la littérature et la philologie.

Pour l'artiste auquel on prétend réserver le nom d'écrivain, le langage est le seul moyen de réalisation. Les mots et les phrases, les vers et les rythmes sont les outils dont il se sert. Il n'a pas d'autres couleurs, pas d'autre substance plastique ni d'autre marbre que les subtiles qualités des mots et les rapports plus subtils qui résultent de leur assemblage. Il y a là une technique qu'il est obligé de connaître à fond. Mais, quand il l'apprend, constatons-le, il fait œuvre de philologue. S'il en doit les principes à une bonne éducation première, c'est qu'il a été, comme il dit ingratement, « victime » de la philologie. Quand il l'amplifie au cours de sa carrière par l'étude et la réflexion personnelle, il fait de la philologie. Il en fait donc souvent sans le savoir, par l'observation patiente et spontanée. J'ai regret de l'en avertir s'il abhorre le mot, mais il n'est pas nécessaire, pour être coupable de philologie, de s'enfoncer chaque jour dans la lecture de gros bouquins rédigés par des spécialistes ; on fait de la philologie quand on consulte *Littré* pour une acception douteuse, quand on ouvre le *Dictionnaire général* ou *Scheler* pour une étymologie, ou quand on recherche dans les *Trophées* par quel secret agencement d'images Hérédia a su préparer et condenser la vision finale. Comment donc dissocier le philologue du poète ? Bien courts sont les moments où l'on peut dire qu'il fait uniquement œuvre de poète. Poète, oui ! quand il rêve, quand l'inspiration le travaille et qu'il est seulement le voyant d'une succession de tableaux, d'images ou de scènes. Mais, dès qu'il s'agit de traduire par le langage, il redevient un philologue, c'est-à-dire un artiste condamné à une analyse patiente, discursive, dont il a dû s'assimiler les éléments.

Cette étude de la langue, qui prépare au métier d'écrivain, qui préside à l'éclosion des œuvres, qui poursuit l'écrivain

pendant toute sa carrière, parce qu'elle est infinie, quelle place immense elle s'arroge dans la vie de celui qui souhaiterait n'être qu'un créateur ! En vain voudrait-on limiter son emprise. On peut l'empêcher de revêtir des allures pédantesques, mais elle a besoin d'être profonde. Profonde...

Pour connaître une forêt, ce n'est pas assez de la contourner en escarpins, à la lisière ; il faut pénétrer au cœur même, admirer le port des chênes, la bigarrure des bouleaux, les troncs lisses des hêtres, les enchevêtrements de feuillages, la vie qui grouille sur le sol, la poussée des rameaux vers la lumière ; il faut s'embourber dans les fondrières, s'empêtrer dans les chablis, paresser dans les clairières intérieures où les oiseaux becquètent la fraise et s'ébattent au soleil, s'épanouir parmi les végétations luxuriantes, se recueillir entre les rangées d'épicéas qui font un silence et une obscurité de temple. Ainsi en est-il, j'ai honte à le répéter, de la philologie chez le poète.

Quels seront les instruments et les étapes de cette étude inévitable qui doit être profonde sans envahir le temps nécessaire à la méditation, à la rêverie féconde, à l'observation de la vie, à la jouissance des chefs-d'œuvre, à la création personnelle ? Il est bien hasardeux de citer quelques ouvrages entre tous ceux qui devraient figurer dans la bibliothèque de travail d'un poète. Si d'aventure nous en citons, ce ne sera que pour préciser une opinion. On peut objecter en effet que l'écrivain n'a pas besoin de s'asservir à tant d'étude ; la littérature lui offre assez de modèles ; il est lui-même créateur de langage ; son génie saura bien trouver l'expression adéquate et l'imposer. Quand on jette le génie dans la balance, il n'y a plus rien à répondre. Parlons de ceux qui ne se décernent pas du génie. Nous voulions dire que l'écrivain ne doit pas compter uniquement sur son merveilleux instinct de divination pour choisir l'expression idéale de sa pensée : les mots ont trop de facettes ; ils sont de telle classe sociale, de telle coterie, de tel

métier ; ils ont des sonorités diverses ; au delà de leur sens vulgaire, ils évoquent par allusion un monde d'images ou d'idées charmantes, qui sont les anharmoniques du sens principal. Nous ne disons pas que toutes ces notions sont déposées dans des livres, hors desquels il n'y aurait point de salut : la méditation, la comparaison incessante dans laquelle s'enfonce le poète en travail, la nécessité de trouver le terme le plus conforme à sa pensée, le plus chargé d'effluves, le plus sonore ou le plus étouffé, le plus brillant ou le plus modeste, voire le plus long ou le plus court, toutes ces difficultés affinent son sens artistique, c'est très vrai ; mais est-il vrai que ce sens artistique s'affinera mieux sans secours et sans soutien ? Ainsi Platon, Aristote, Montaigne, Bacon, Pascal, Stuart Mill, Darwin, seront appelés à diriger sa pensée ; Homère, Dante, Corneille, Racine, Voltaire, Victor Hugo, Flaubert, Verlaine, Anatole France, inspireront son esthétique : la science du langage serait la seule pour laquelle il n'aurait besoin de guide ni de conseiller ! Nous croyons au contraire que, pour un écrivain, le LITTRÉ ou le *Dictionnaire général* sont une autre forêt, presque aussi précieuse que celle de la nature ; que quelques livres aimables, de science française, accessibles à tous lecteurs, ne terniraient pas l'éclat de son imagination, tels la *Vie des mots* de DARMESTETER et son *Cours de grammaire historique du français*, la *Sémantique* de Michel BRÉAL, les *Eléments de linguistique romane* de BOURCIEZ, l'*Histoire de la langue française* de BRUNOT, les divers volumes de DAUZAT, le *Langage* récemment paru de VENDRYES.

Que le vrai champ d'études de l'écrivain reste les œuvres des écrivains, nous n'avons garde d'y contredire ; mais là, l'étude est fragmentaire ; sollicitée par trop de beautés, l'attention se détourne du Verbe ; et comment les questions vitales du langage pourraient-elles y apparaître ? Il faut donc, à côté de ces hautes œuvres modèles, des ouvrages plus techniques, où les problèmes et les théories du langage soient

traités pour eux-mêmes en larges vues d'ensemble éclairées d'exemples en série.

Le peuple, dit-on, apprend bien à conjuguer sans tableaux modèles ; il apprend les sens divers des mots sans articles synthétiques, chaque sens à part comme s'il s'agissait chaque fois d'un mot nouveau. Toute la question est de savoir s'il en connaît mieux la langue. Jusqu'ici on ne s'est pas trop aperçu de cette supériorité des leçons du hasard.

Le plus sûr sera toujours pour l'écrivain d'entretenir et d'augmenter par les révélations fécondes de quelques bons livres l'éducation littéraire et philologique dont il a reçu les éléments au collège. Il a mieux à faire qu'à s'abandonner aux rencontres et aux suggestions isolées, de même qu'il a mieux à faire qu'à s'égarer dans le maquis de la phonétique. *Inter utrumque* ! Et nous ne songeons pas du tout au purisme du langage, mais à ces qualités plus puissantes du style qui sont en même temps des qualités de l'esprit et une compréhension plus sévère et plus solide de l'art.

C'est faute d'avoir étudié l'histoire de sa langue qu'un poète ou un romancier original fléchit dans l'exécution de l'œuvre. Il court le risque de n'employer les mots que dans leur sens le plus vulgaire et de n'en distinguer que la surface, d'accueillir le terme pédantesque au lieu du terme de sentiment, de confondre le mot du carabin de l'amphithéâtre avec celui du salon, de passer à côté du terme précis, frappé en médaille, sans le reconnaître. Faute de savoir quelquechose de la vie et des métamorphoses du langage, on mêle les siècles ; on fait d'énormes contresens de lecture ; on mesure au même mètre le présent et le passé, style, idées, mœurs, composition, invention, genres et choix des sujets ; on établit entre les formes des rapports fantaisistes qu'un coup de sonde opportun dans le dictionnaire aurait redressés ; on s'engoue tout à coup d'une œuvre ou d'un procédé antique, semblable à ces peintres à la fois pieux et impies qui voudraient remonter au

préraphaélisme et condamnent en bloc tout ce que l'art a produit depuis Fra Angelico ; on s'éprend d'un amour puéril pour des variantes graphiques de l'ancien temps, qu'on estime précieuses et représentatives, déplorant qu'on ait enlevé les béquilles du *H* au vénérable *Hermite*, — qui n'a de béquilles que depuis le moyen âge, — et qu'on ait supprimé le calice de l'*y* grec au noble *lys*, — qui dans sa valeur nobiliaire est d'ailleurs un iris. — Que d'enthousiasmes à côté du vrai ! que de découvertes, de vues, de systèmes où l'on s'obstine, pauvres bulles de savon qu'aurait dissipées une page de philologie. Le spectacle de cette fausse poésie de l'erreur peut divertir la galerie, mais le réveil de l'illusion peut entraîner le suicide du plus superbe talent. En citer des exemples serait cruel. Si on nomme quelque poète manqué du Parnasse ou de l'Ecole symboliste, vous lui pardonnez ses écarts, fraternellement, en souvenir de deux ou trois strophes géniales ; si on cite des jeunes, qu'on voit chercher une popularité hâtive avant d'étudier, en affichant une originalité baroque ou infinitésimale, dont leur inconscience fait une théorie générale de l'art, la critique semblera prématurée : il vaut mieux leur laisser le temps d'apprendre, à coups d'expérience, combien l'art est difficile.

Au delà des mots, il y a la phrase. Au delà de la phrase, il y a la composition, l'art de ranger en bataille des arguments, de dresser le plan d'un récit, de graduer les traits d'une description, pour aboutir à évoquer dans l'imagination du lecteur cette image complète dont Flaubert ne savait pas assez opérer la synthèse et dont Lamartine ne daignait guère préparer l'analyse. Que d'habileté, que de rouerie même il faut mettre dans tout ce travail de construction ! On n'en vient pas à bout avec les ailes de la poésie, mais avec les conseils terre à terre de cette rhétorique abhorrée, qui est un des aspects de la philologie. Ainsi, dans tout le cours de l'exécution d'une œuvre, c'est en vain qu'on veut dissocier le poète du philologue.

On éprouverait la même difficulté en examinant le travail du linguiste. Le langage est la matière propre de son étude : est-ce à dire qu'il reste étranger à la littérature ? Nullement. Le langage n'est pas une abstraction : c'est tout discours oral ou écrit. Toute la littérature tombe ainsi dans son domaine. Il n'est pas vrai que son domaine se restreint aux dialectes populaires. Au contraire, les admirables tissus de la pensée et de la poésie sont les meilleurs matériaux de son étude et la récompense des efforts qu'il doit faire dans des parties plus ingrates. Mais nous aurons l'occasion tantôt d'esquisser son programme d'activité; ne le considérons ici que dans l'exécution d'une œuvre. La matière qu'il traite ne comporte pas le style flamboyant et les hautes envolées du lyrisme : est-ce à dire qu'il ne doit pas avoir de style ? L'Académie française en a jugé autrement, qui a reçu Gaston Paris et Joseph Bédier dans le cercle des grands écrivains français. C'est que, même pour disserter sur son objet spécial, le philologue doit se servir du langage comme instrument, il résout le même problème exactement que le poète. Quand il compose, il devient un écrivain, préoccupé de traduire sa pensée, de revêtir sa démonstration d'une forme artistique. L'ingéniosité à trouver des arguments, la chaleur de la persuasion, la logique, l'art de mettre en valeur, de graduer, de développer, de condenser, lui sont tout aussi nécessaires qu'au romancier ou au poète. Comment donc dissocier en lui le philologue de l'écrivain ?

Si maintenant nous essayons de délimiter les domaines respectifs de la Littérature et de la Philologie, nous éprouverons le même embarras. Ces domaines se recouvrent en majeure partie. L'homme de lettres jouit de la littérature et l'étudie, le philologue l'étudie et en jouit. L'un et l'autre cultivent le champ des lettres, avec un peu plus de préoccupations esthétiques d'un côté, un peu plus de préoccupations

scientifiques de l'autre. Si leur point de vue et leur but sont différents, ils se prêtent un mutuel appui, ils travaillent l'un pour l'autre et se complètent. L'absence de sections et d'étiquettes n'empêche pas l'Académie française de publier des éditions périodiques de son dictionnaire, de composer des rapports sur les sujets les plus variés et d'examiner des ouvrages de philologie et d'histoire, auxquels elle décerne des prix. Plus on veut analyser chacune des deux activités, plus on les voit enchevêtrées.

On croit savoir assez bien quel est le domaine de la littérature. Cependant il ne faut pas essayer longtemps de le définir pour s'apercevoir qu'il existe sur ce point si important de grandes divergences d'opinion. Tel critique assigne à la littérature toute œuvre écrite, conformément à l'étymologie ; tel autre lui attribue les seules œuvres d'art qui se proposent le beau comme objet sans aucun but utilitaire. A ce compte, ni l'histoire, ni aucun traité scientifique, ni la philosophie, ni la morale, ni la critique, ni même les écrits sur l'esthétique et les lettres ne pourraient prétendre à l'honneur d'appartenir à la littérature. Les philologues qui font l'histoire des lettres ne s'arrêtent à aucune de ces deux définitions extrêmes : ils admettent comme œuvres littéraires tout ce qui n'est pas purement technique et porte la griffe d'un écrivain, aussi bien l'*Institution chrétienne* de Calvin et les *Pensées* de Pascal que les discours politiques de Guizot et de Montalembert, que le *Plutarque* d'Amyot, les grammaires de Meigret et la *Deffense* de du Bellay, que les ouvrages historiques d'Augustin Thierry, Michelet, Renan, Taine, Fustel de Coulanges, Gaston Boissier, Lavisse et d'autres. En fait, c'est la qualité littéraire de l'œuvre qui doit lui assigner sa place plus que la matière traitée. Cette répartition d'après la qualité de l'œuvre paraît moins sommaire et plus équitable. La littérature cesse dès lors d'être une petite cité entourée de murailles qui laissent en dehors les trois quarts de la ville. Un poète qui commet

un livre d'histoire ou de critique n'encourt plus aucune déchéance ; si son livre conserve une tenue littéraire, il n'est plus excommunié de la cité. Sainte-Beuve critique n'apparaît plus un renégat de la littérature. Voltaire et Diderot, avec leurs œuvres de combat, ne restent pas moins glorieux que s'ils avaient refait toute leur vie le *Temple du goût* et le *Neveu de Rameau*. Et le philologue Bédier ne tient plus à l'Académie française une place usurpée.

Dans la littérature, la philologie occupe la même position que l'industrie du fer dans l'ensemble de l'industrie. Ce n'est pas tant pour son usage que la métallurgie construit des machines. Elle n'emploie elle-même pour la création d'autres machines qu'une minime partie des engins qu'elle fabrique. Tout le reste, poutrelles, rails, locomotives, grues gigantesques, ponts, armatures de navires, mull-jennies, self-acting, léviathans, locomobiles, elle le livre aux industries diverses de la navigation, de l'agriculture, du vêtement, du meuble, du journal et du livre. C'est ainsi que la philologie travaille surtout pour les sciences et les lettres.

Son domaine est bien plus étendu qu'on ne le croit d'ordinaire. Elle n'est pas seulement, comme disent les moqueurs, une dissection des voyelles et des consonnes. Elle ne s'attarde dans la phonétique que s'il s'agit de défricher des terres nouvelles. Si elle établit méticuleusement l'histoire des mots, c'est d'abord parce qu il existe des mots dont l'histoire est encore à faire ; c'est parce que les mots, ces choses ténues, mènent le monde et qu'ils ont souvent la vie plus dure que les panthéons et les colisées. Par la première et la plus humble partie de son programme, la philologie travaille pour l'historien, le logicien, le philosophe, le littérateur. L'histoire des mots est à peu de chose près, pour les périodes anciennes, le seul moyen de doser l'influence des races et de déterminer soit les limites soit le degré de pénétration des conquérants envahisseurs. Elle dit à l'historien à quelle époque et à quel

peuple revient la fondation de telle ville, la colonisation de telle province, la zone linguistique qui partage un pays en deux ; elle montre par l'étude des mots l'authenticité ou la fausseté d'une charte, la portée d'un texte controversé. Elle sert surtout l'écrivain et le penseur en montrant comment les significations des mots se transforment, se dessèchent ou se ramifient, s'irradient parfois très loin du sens originel. Le mot cesse d'être un *x*, un étranger qu'on connaît de vue seulement ; il est doté d'une biographie ; on en apprend les qualités et les faiblesses, partant la manière d'en user.

Mais elle ne s'en tient pas là. Elle passe à l'agencement des mots, à la phrase, au rythme, aux secrets de la composition, aux lois particulières à chaque genre. Etudiant les choses dans leur développement historique, elle court moins de risque de se tromper grossièrement ; et elle n'édicte pas de lois, elle n'ordonne jamais. Elle se contente d'éclairer l'écrivain dans son labeur difficile ; elle le suit depuis les plus infimes questions grammaticales jusqu'aux plus métaphysiques problèmes de la composition ; elle l'aide à mieux pénétrer dans les connaissances des origines, des filiations de sens, des eurythmies et de la cadence, des images et des symboles. Elle le met à l'aise vis-à-vis de la grammaire traditionnelle, en lui montrant la vie et la liberté à la place d'une syntaxe artificielle et étriquée. Elle complète la logique, qui considère le langage comme un pur instrument de pensée et jamais de sentiment, qui a fait entrer toute phrase dans l'étroit carcan de la proposition et qui d'ailleurs méprise le langage comme un instrument rebelle à ses catégories. Elle complète et corrige la vieille rhétorique, qui considère les métaphores et toutes les figures en général comme des produits savants et curieux de l'art, au lieu d'y voir une création spontanée et inconsciente inhérente au développement de la pensée et du langage. Dans le code de versification, elle sépare ce qui est rationnel, vraiment rythmique, du système d'entraves inventé par les rhétori-

queurs, ces tortionnaires de la Poésie. Partout elle réforme sans édicter, rien qu'en substituant la vérité historique à l'obligation injustifiée.

Elle préserve ainsi l'écrivain qui l'interroge de bien des erreurs ; elle le délivre de scrupules mal placés ; elle lui inspire confiance et hardiesse. La règle cesse d'être une loi pour devenir un total. La superstition de la rime pour l'œil s'évanouit. L'alternance des rimes masculines et féminines est renvoyée au musée des fantaisies rythmiques du XVIe siècle. Certaines licences poétiques comme *tien*, *vien*, *voi*, redeviennent les formes légitimes anciennes issues de *tene*, *veni*, *vide*. Les images cessent d'être présentées comme des beautés artificielles dont on saupoudre le style avec parcimonie, pour redevenir la trame et la condition première du langage. Si l'esprit systématique d'Auguste Comte, au lieu de fabriquer des cadres idéaux pour y enfermer les sciences, avait pu digérer quelque traité historique de la science et de la vie du langage, il n'aurait pas conçu l'idée singulière d'écheniller de toute métaphore, de toute expression concrète son *Cours de philosophie positive* et il n'aurait pas abouti à l'insupportable logomachie que l'on sait et qui est devenue le style à la mode de mainte coterie politique.

Nous ne voudrions pas, cependant, donner l'illusion que la philologie ait rempli tout son programme dans cette partie qui concerne la syntaxe et le style. A côté des services qu'elle a rendus, il serait instructif de montrer en passant ceux qu'elle peut rendre. On a fait un dictionnaire des métaphores de Victor Hugo : on n'a pas encore fait de recueil qui mette sous les yeux en un tableau suggestif, toute la variété des constructions, celles de la passion qui éclatent en bousculant l'ordre logique, celles de la logique qui se déployent en phalange imposante. Pareil livre est-il impossible ? Serait-il nuisible ou inutile ? Vaut-il mieux que l'apprenti, réduit à composer sa palette lui-même, se fasse une expérience par ses

seules lectures ? Mais, si ses lectures tournent dans le même cercle ? S'il n'apprécie que la prose et les vers de ses amis, de sa revue, de son auteur favori ? S'il laisse au hasard le soin d'accumuler à la longue dans sa mémoire une provision insuffisante ? Le procédé ne vaudra pas une vue suggestive et rapide des infinies ressources de la stylistique. En fait, si le style moderne a gagné en variété dans les mots, il semble qu'il ait perdu quelque chose de la souplesse, de la liberté d'allure de Sévigné et de Voltaire. Ce n'est pas la période balancée savamment qu'il faut beaucoup regretter ; mais aujourd'hui, quand les phrases sont longues, elles ont perdu le bel équilibre du grand siècle. Ce sont des litanies où la répétition du même tour sert de procédé d'éloquence, ou des serpentins interminables hérissés de parenthèses hirsutes qui rompent le fil des idées et du rythme. Quand on joue au style coupé, les idées papillonnent en phrases élémentaires, rien n'est lié, l'auteur vous laisse le soin de suppléer tous les rapports ; on invoquerait le ciel pour voir venir un relatif, une de ces conjonctions pédantes chères à Ferdinand Brunetière et à Marcel Proust, afin de s'assurer qu'il existe encore en français une phrase articulée.

Non, vraiment, il ne serait pas inutile, un livre qui serait une sorte de méta-syntaxe, reprenant la théorie de la construction des mains du grammairien, examinant à son tour le langage en tant qu'expression logique ou de raisonnement et en tant qu'expression esthétique ou de sentiment. En se limitant à un nombre fixe d'auteurs bien choisis et assez variés afin de ne pas se perdre dans l'immensité de la littérature, il pourrait dresser un tableau imposant de nos richesses. Experts et novices y constateraient qu'ils n'employent jamais qu'une minime portion des ressources possibles. Et rien qu'un coup d'œil sur ce tableau produirait un effet salutaire : il attirerait les attentions sur des moyens d'art trop méconnus.

Qu'on ne nous accuse pas en cela de vouloir mécaniser l'art d'écrire ! L'art d'écrire est quelque chose de si subtil, il tient par des racines si profondes au tempérament et au génie de l'artiste que ce ne serait pas du tout couper les ailes à l'inspiration, mais soutenir son vol, que de l'armer de rythmes et de tournures au point qu'elle en ait trop et qu'elle ressente moins les « affres du style » au moment où elle plane en plein éther. Ignore-t-on d'ailleurs avec quelle facilité un auteur s'assimile des moyens d'art et les fait passer dans la région de l'Inconscient où ils ne troublent pas sa spontanéité ? semblable en cela à ces enfants terribles qui n'entendent pas prononcer un mot qu'ils ne le logent en un casier de leur mémoire et ne vous le resservent le lendemain très à propos. L'auteur de cette méta-syntaxe ne donnerait pas de conseils, ne formulerait pas de règles ; le plus ardu de son travail serait de trouver une répartition philosophique de ses exemples ; et, pour toute théorie, il se bornerait à des éclaircissements de la tournure notée ou de l'effet produit, à des observations historiques sur la fréquence ou la décadence des phénomènes, sur les gains et les pertes du langage, sur les causes d'une désuétude ou d'une défaveur qu'il a constatée. Il réagirait ainsi efficacement contre la tendance de certains maîtres de style, qui font une guerre acharnée aux *qui*, aux *que*, aux conjonctions, choses laides et lourdes à leur sens, auxquelles ils font substituer le participe présent. Ces maîtres devraient être condamnés à traduire Thucycide... Il va de soi aussi qu'un pareil manuel servirait dans les moments d'hésitation, tout comme un dictionnaire de rimes, et non à l'heure sacrée de l'inspiration. Qu'aurions-nous fait jadis, forçats du vers latin, sans les suggestions bénies du *Gradus ad Parnassum* ? On n'userait pas de ce manuel comme de béquilles soudées aux aisselles, mais comme on vérifie son portefeuille au moment d'un lourd achat. Et puis, le besoin de vaincre une difficulté technique a souvent fait trouver quelque beau vers ! Nous

nous refusons en tout cas à croire qu'il y aurait plus de honte à chercher une construction désirable qu'à chercher une rime rebelle, quand il paraît tout naturel ailleurs de requérir un tube de telle nuance d'ocre ou telle couleur d'écheveau de soie.

Service ou non, avoué ou non, la philologie, coupable d'avoir inventé la grammaire et le traité de versification, devrait prendre sur elle ce nouveau méfait. Elle a peu produit sous ce rapport. On cite tel livre de Haase sur la syntaxe française au XVIIe siècle, mais la recherche n'y est pas poussée jusqu'au point de vue de la stylistique. Il y a le manuel de stylistique de Charles Bally, mais ce manuel et d'autres semblables, conçus pour l'enseignement du français à des étrangers, demeurent trop élémentaires ; ils n'étudient que la valeur esthétique de mots et de simples locutions. L'étude reste à poursuivre plus largement sur de nouvelles bases.

Mais nous n'avons parcouru encore que la région ingrate du domaine de la philologie. Elle n'est pas seulement l'humble institutrice enseignant la technique, elle est la gardienne et l'initiatrice du trésor de la littérature. D'abord elle a sauvé les œuvres antiques de l'oubli et de l'anéantissement final. Elle a restitué amoureusement les textes, elle les a recopiés avec patience aux temps où il n'y avait que ce moyen de les conserver. Elle a poussé le respect de la pensée et de la forme au point de parcourir les dépôts d'archives et de manuscrits de l'Europe entière pour collectionner des variantes et ressaisir à travers les erreurs des scribes le texte original. Sans remonter à Zoïle, au grand Aristarque, à la critique alexandrine, sans remonter même à la première renaissance d'Occident, sous Charlemagne, qui a fait retranscrire les *volumina* de papyrus en train de pourrir dans de solides *codices* de parchemin, est-ce que les savants de la grande Renaissance, les Pétrarque, les Erasme, les Scaliger, n'ont pas consacré le plus clair de leur vie à rechercher les manus-

crits grecs et latins, à les comparer, à les publier, à les commenter, à les traduire ? C'était l'œuvre pressante du siècle et la philologie n'y a point failli. Aux temps modernes, elle déterre les scholies de Venise, la République de Cicéron, et maintenant elle exhume des innombrables papyrus d'Egypte et d'Herculanum, la Politique d'Aristote, les mimiambes de Hérondas, des fragments de comédies de Ménandre, des vers d'Alcée, de Sappho, d'Euripide, de Sophocle, de Bacchylide, même d'Homère, des discours d'Hypéride, des passages perdus de Platon, de Thucydide et de Démosthène. Ces documents, qui s'étendent sur un espace de treize cents ans, de l'an 311 avant notre ère à l'an 996 après, sont venus enrichir la littérature et renouveler l'histoire de la vie politique, sociale et familiale depuis la conquête de l'Egypte par Alexandre jusqu'après la domination arabe.

C'est seulement à partir du XVIIe siècle que la philologie a commencé à se tourner vers le latin barbare des chartes, ensuite elle s'est attaquée aux œuvres de notre littérature primitive ; et enfin, par la puissance même de la logique inhérente aux études, elle aborde successivement la critique des textes, la grammaire comparée des langues indo-européennes et des langues romanes, l'enquête sur les dialectes. Les Académies rivalisent dans la publication d'immenses collections littéraires, de *monumenta*, de *corpus*, de cartulaires ; la comparaison linguistique a été condensée dans les chefs d'œuvre de Grimm, Bopp, Diez, Brugmann, Meyer-Lubke, Meillet, Pedersen, et bien d'autres, d'après les travaux de milliers de spécialistes. L'étude de la littérature française a largement profité de ce mouvement admirable. La France vaincue à Sedan s'est spirituellement vengée de sa défaite en créant à son tour une légion de linguistes, de chartistes, de romanistes et de critiques, dont la liste serait trop longue à rappeler. Si l'écrivain peut aujourd'hui contempler le panorama des siècles littéraires rien qu'en lisant la monumentale

Histoire de la Langue et de la Littérature française publiée sous la direction de Petit de Julleville, il le doit aux efforts combinés d'une armée de philologues, qui ne sont pas tous étrangers à la Belgique ni même à cette enceinte.

Animer d'une vie nouvelle les œuvres du passé, les rendre accessibles au public par une exégèse prévoyante, ce n'est encore pour la philologie que la partie la plus modeste, quoique fondamentale, de son rôle de critique. Elle étudie enfin en larges synthèses les grands mouvements de pensée à travers les siècles, les grands courants de création artistique, au dessus des individualités et des œuvres qui lui apparaissent alors comme les points lumineux et concrets d'un état de civilisation. Elle aborde l'auteur non par le côté biographique et anecdotique, mais comme une incarnation, l'œuvre comme un témoignage glorieux d'une situation complexe dont il faut démêler les fils. Ce n'est pas, comme on le croit souvent, pour diminuer les mérites personnels et obscurcir les gloires acquises qu'elle étudie les origines des œuvres, leur filiation, leur degré d'expansion ou de retentissement sur la mentalité du siècle. C'est parce qu'elle construit l'histoire générale des idées en ce moment plutôt que celle d'un homme. Et puis elle ne veut pas que, dans le domaine de la pensée plus que dans celui de la nature, on croie aux apparitions miraculeuses de génies sans préparation et sans lendemain. Il lui répugne de donner à croire que Dante ait fait sa *Divine comédie*, Montaigne ses *Essais*, Corneille le *Cid*, Molière *Don Juan*, sans modèles, *in abstracto*, comme des accidents personnels, par une inspiration indépendante des idées et des formes d'art du temps. Elle recherche donc dans le fatras des œuvres oubliées, mais qui ont vécu, les premiers germes des grandes œuvres qui survivent. On accuse la critique de restreindre ainsi les parts d'originalité, en montrant les imitations, les adaptations, les réminiscences ; mais l'accuser de chercher la vérité et de fixer les lois de la production artistique, n'est-ce pas s'accuser soi-

même de ne rien comprendre à l'originalité en art, et la placer où elle n'est point, c'est-à-dire dans l'invention d'une situation banale, d'une affabulation cent fois exploitée et de formes déjà utilisées? Elle réside dans la façon supérieure de cristalliser en chef-d'œuvre des éléments qui appartiennent au patrimoine commun. Bref, la question de l'originalité et du plagiat est presque toujours une question mal posée. L'histoire critique des littérateurs ne s'occupe pas de ces questions d'amour-propre. En sera-t-elle suspectée de partialité, elle qui n'a pas de plus grand désir que de ressusciter les époques révolues ?

Mais ce serait un non-sens de consacrer tant de soin aux idées et aux gloires du passé pour s'arrêter à mi-chemin et de ne pas initier le public aux belles œuvres de l'art contemporain. Ici la critique n'a pas le recul des siècles pour faire une sélection et se permettre de juger souverainement. Elle se fait plus humaine et ne vise qu'à la diffusion des Lettres. Il semblerait qu'une pareille mission n'est pas nécessaire, que le public vit de plain-pied en face des chefs-d'œuvre, dont il comprend le langage sans exégèse, et qu'il s'impatienterait d'être guidé. Certes il devrait en être ainsi ; mais le public travaille, affairé et distrait par mille préoccupations matérielles : il a besoin que la critique littéraire lui signale les œuvres marquantes et les lui analyse avec une généreuse ardeur. Que cette mission soit remplie par des philologues professionnels, ou, ce qui vaut mieux, par des littérateurs, vous accepterez, après tout ce qui vient d'être dit, qu'elle relève de la philologie. C'est une preuve de plus qu'il est impossible de séparer les rôles. L'opposition créée par les mots est artificielle. La tyrannie et la complexité du métier exigent que l'écrivain soit un critique de lui-même et des autres ; que le philologue comprenne, admire, explique, fasse connaître et aimer les écrivains, et, pour accomplir sa tâche, qu'il soit un écrivain lui-même.

Ne séparons donc point ce que la nature a uni. Poètes,

rappelons-nous qu'il y a un temps pour les visites de la Muse et un temps pour l'élaboration lente et méticuleuse, raisonnée et critique, de l'idée entrevue. Linguistes, sachons faire une trêve à nos petites éruditions pour contempler les lignes harmonieuses et le jaillissement impétueux de quelque belle œuvre. En prononçant ces derniers mots, mes chers collègues, l'envie ne me manque pas de citer de vos œuvres en exemples ; car je pensais à vous, certes, et à nos morts. Mais il vaut mieux que ma thèse demeure impersonnelle pour échapper au reproche de vouloir capter votre bienveillance par des louanges trop directes. J'ose vous prier seulement de ne point voir en ceci un discours d'apparat destiné à remplir une heure vide. Je traînais un sentiment impérieux qui avait besoin de se traduire ; la réflexion n'a fait que l'enfoncer davantage : j'ai saisi l'occasion de l'exprimer. Que je l'aie exprimé en philologue, vous me le pardonnerez, j'espère, et vous ne ferez point pâtir l'idée de la gaucherie du traducteur.

LE CENTENAIRE DE FLAUBERT

La *Société des Gens de Lettres* a invité l'*Académie* à se faire représenter au sein du Comité formé pour célébrer le centenaire de la naissance de Flaubert. L'*Académie* a désigné les membres de son bureau : M. Albert Giraud, directeur en exercice ; M. Maurice Wilmotte, vice-directeur, et le Secrétaire perpétuel.

Le Comité du Centenaire a réservé à l'*Académie* l'honneur de charger un de ses membres de parler, à la cérémonie d'inauguration de la statue de Flaubert, à Paris, au nom des écrivains étrangers de langue française. M. Albert Mockel a prononcé, au cours de cette cérémonie, le 12 décembre 1921, le discours suivant :

Mesdames, Messieurs,

Certes, la France est grande. Mais au-dessus d'elle et la débordant de toutes parts, règne une France plus grande encore. Si le territoire de votre nation a des bornes précises, la France de l'Esprit ne se connaît point de limites.

L'*Académie de langue et de littérature françaises* de Belgique, qui m'a chargé de la représenter à cette fête de la Gloire, est elle-même une des preuves et comme le symbole de la splendide expansion de votre culture ; et l'on a bien voulu prier son délégué de parler aujourd'hui au nom des écrivains français qui ne sont pas nés parmi vous, au nom de ceux-là qui, sans être vos compatriotes, aspirent au droit de cité dans la France de l'Esprit.

Avec une foi fervente, tous s'inclinent devant la haute figure de Gustave Flaubert, image merveilleuse du génie gaulois et latin ; devant Gustave Flaubert, grand-prêtre d'un temple immense où les initiés adorent les secrets d'une divine musique, et où l'unanimité des fidèles communie fraternellement dans le culte de la langue française.

Autant qu'à ses vertus de clarté, de finesse et d'incompa-

rable élégance, la langue française doit à vos prosateurs, à vos poètes, cette « universalité » qu'affirmait Rivarol. Son empire est celui de la persuasion. Telle est sa force rayonnante, qu'elle va conquérir au loin, en Grèce, en Roumanie, en Pologne, en Italie, en Allemagne, en Russie, en Arménie, en Syrie, en Egypte, en Hongrie, au Portugal, en Angleterre, aux Etats-Unis, et jusque dans l'Amérique espagnole, des artistes dont la plupart sont déjà placés, sur leur propre sol, au rang des princes du langage. Votre héritage littéraire, ces lettrés le savent sans prix ; et sans doute, Moréas, Stuart Merrill et José-Maria de Hérédia jugeaient-ils, en songeant à l'art d'un Gustave Flaubert, qu'il n'est de maîtrise prouvée qu'en français.

Mais il existe, hors de France, des hommes qui ont eu le privilège de la balbutier dès le berceau, cette langue admirable. Qu'ils soient de l'Amérique antillaise ou canadienne, qu'ils soient du Luxembourg, de Suisse ou de Belgique, tous reconnaissent en elle la mère de leur intelligence.

Aussi la servent-ils avec une tendresse filiale ; et c'est pour accroître à leur tour son familial trésor, qu'ils lui apportent l'œuvre de Jean-Jacques Rousseau, de Frédéric Amiel ou de Cherbuliez, l'œuvre du prince de Ligne, de Charles De Coster, d'Octave Pirmez, de Maubel, de Camille Lemonnier, ou *Le Règne du Silence*, de Rodenbach, *La Chanson d'Eve*, de Van Lerberghe, *Les Rythmes souverains*, d'Emile Verhaeren.

En échange de ce tribut, ils demandent à la France des modèles... Elle en a d'innombrables parmi les vivants et les morts. Mais un de ceux qu'elle nous propose nous est cher entre tous : c'est le très grand Gustave Flaubert.

Flaubert ! Modèle sans second par la perfection souveraine de son œuvre ; et, par sa vie, quel émouvant et fier exemple ! Ah ! puissions-nous le suivre à jamais, cet exemple de haute probité, de désintéressement et de virile vertu, de généreuse ardeur et d'indépendance indomptée ! Puissions-nous le

comprendre comme nous comprenons l'enseignement des beaux livres où la prose de Flaubert, sans abdiquer le naturel, sans perdre la souplesse, s'éclaire d'une frémissante parure de joyaux !

Si proche que ma Belgique natale soit de votre patrie, — si près de Liège que soit Paris, — c'est en étranger que je parle, et au nom d'étrangers... puisqu'il faut désigner ainsi vos frères spirituels, vos frères de culture et de langage. Nous appartenons pourtant à la littérature française. Y participer dignement est pour nous plus qu'un vœu d'amour-propre : c'est presque une question d'honneur. Si le destin nous a confié une portion du commun patrimoine, notre devoir est de la conserver intacte en lui faisant porter tous ses fruits.

Or, une crainte parfois nous paralyse, nous qui ne vivons pas auprès de vous : celle de ne point rester fidèles au génie de votre langue. Placés aux marches de la France, nous devons nous garder des infiltrations barbares, des lourdeurs voisines des patois... et tout aussi bien de cette fausse correction dont se plaignait déjà Madame de Sévigné : celle qui enlève à l'élocution sa spontanéité, sa vigueur, son aisance déliée.

Aux temps classiques de Louis XIV, de bons auteurs français, exilés en Hollande, connurent les traîtrises du « style réfugié ». Les malheureux n'écrivaient plus : *ils rédigeaient*...

Or nous voulons écrire ; et parce que nous voulons écrire, nous nous adressons à Flaubert pour lui demander des conseils. Flaubert ne rédige jamais ! Chaque phrase, il l'invente, il la crée à la mesure de sa pensée ; et si colorée que soit sa prose, elle garde en sa structure cette solidité que nous envions aux vrais peintres. Ce n'est pas assez de dire que nous admirons Flaubert ; nous lui avons aussi voué la gratitude que mérite un maître bienfaisant. Il complète pour nous l'inoubliable leçon de Racine, de Voltaire ; il achève et corrige celle de Châteaubriand. Il nous révèle les secrets du nombre, de

l'accent expressif, du contour ferme et délicat ; et nous le bénissons de ne pas nous convier au labeur de l'artisan, mais de nous initier au travail de l'artiste.

L'art d'écrire, qui donc l'a illustré plus noblement, plus généreusement, plus douloureusement que lui ? Qui donc a mieux compris tout ce qu'il comporte de ressources, tout ce qu'il implique de devoirs ? Pour un héros de lettres tel que Gustave Flaubert, écrire ne consiste pas seulement à tisser la soie nuancée d'une phrase pour en faire onduler le déroulement magnifique. Ecrire, c'est voir et c'est faire voir. C'est étudier la nature et la rendre en sa plénitude. C'est connaître les hommes pour en tracer les vivants, les éternels portraits. C'est pénétrer enfin dans le royaume des idées, car il n'est de grand écrivain qui n'ait appris à penser.

Tout cela, Flaubert l'enseigne par l'exemple ; et, par son exemple, il prouve que l'art suprême est une poésie. Par la sûreté, la justesse, l'énergique précision de son trait, comme votre Daumier il saisit la vérité dans le vif du caractère. Mais il a la grandeur, l'éclat, le lyrisme dans la lumière, et il est le frère, ainsi, de votre Eugène Delacroix, poète du pinceau. Le frémissement de force qui jaillit du réel, et l'élan presque surhumain que l'inspiration fait naître, son œuvre les réunit comme deux mains se joignent. Et n'est-ce point le signe même de l'art français, ce double et convergent effort tendu vers la Beauté ?

Mesdames, Messieurs,

Lorsque les écrivains français de l'étranger arrivent dans votre patrie, lorsqu'ils cherchent des images d'harmonie et de clarté parmi les jardins où la postérité érige ses statues, une forme leur apparaît dans les lignes pures du marbre. Elle est puissante comme la vérité ; elle est noble comme l'idéal. Certains y voient la ressemblance d'un pénétrant historien de la Vie ; d'autres d'un créateur dans le monde du

rêve. D'autres, enfin, parlent d'un grand musicien du verbe, d'un grand peintre.

Ils disent encore : « Oui, c'est bien un fils de la France ! Voyez comme le regard est fier, comme le front rayonne !... »

Et le souffle de gloire qui remplit ces jardins répète inlassablement un nom : *Gustave Flaubert.*

Albert MOCKEL.

LE TROISIÈME CENTENAIRE DE MOLIÈRE

Le Gouvernement français a invité l'*Académie* à se faire représenter aux cérémonies organisées à Paris, au mois de janvier 1922, pour célébrer le troisième centenaire de la naissance de Molière. L'*Académie* a délégué son directeur en exercice, M. Maurice Wilmotte.

A la séance solennelle, tenue à la Sorbonne, en présence du Président de la République, M. Wilmotte a remis le texte de l'allocution suivante :

Monsieur le Président,

Mesdames, Messieurs,

Il est difficile de parler d'un auteur, lorsqu'on n'est pas de son temps, il est plus difficile encore de formuler un jugement sur lui, lorsqu'on n'est pas de son pays. Mais quand trois siècles nous séparent de lui et qu'on n'a pas la même patrie, un double scrupule glace la main et ferme la bouche. Que la science étrangère n'ait pas eu ce scrupule, et que, notamment, Lessing et Guillaume Schlegel aient jugé Molière sans essayer de le bien comprendre, nul ne s'en étonnera. Sous leurs critiques perce un sentiment peu avouable, l'envie, et ce sentiment a été presque toujours celui qui a inspiré les détracteurs du grand comique. Plus son génie s'imposait aux nations étrangères, et plus, aussi, ses médiocres rivaux s'efforçaient de le rabaisser ou de donner de son succès des raisons humiliantes. Pourtant, même la sévérité d'un Lessing fléchit devant la séduction de certaines pièces du grand homme. Il les a entendues ; il a ri ; il a été désarmé.

C'est la gaîté de Molière, en effet, gaîté si communicative et toujours jeune, qui a surtout triomphé des résistances, fondées sur l'incompréhension ou subordonnées à de médiocres intérêts. Molière, c'est le sourire de la France, sourire

demi-railleur et demi-indulgent. Il n'y a jamais d'arrière-pensée fâcheuse dans la façon plaisante dont il use pour marquer sa surprise amusée devant les ridicules humains. Si Molière a été accepté, et comme adopté dans tant de nations étrangères, c'est parce qu'il est gai, parce qu'il a l'observation narquoise et saine et l'entrain de la vie. C'est aussi parce qu'il ne ménage aucun amour-propre de classe ou de profession. Lui, qui est reçu à la Cour et qui en régit les plaisirs par la volonté toute puissante du Roi, n'a-t-il pas été impitoyable pour les Marquis, leur sot orgueil, leur affectation et leur ignorance ? Et n'a-t-il pas multiplié les traits contre le Palais et contre la Faculté, bien que les magistrats, les avocats et les médecins fussent gens à ménager ? On lui a reproché certain couplet sur les gens de science, que son Clitandre traite de « gredins », et aussi certaine confusion à laquelle prêtait la vraie et la fausse dévotion. Mais fallait-il qu'il se tût sur les erreurs, les travers et les excès de la Sorbonne, du Palais et des autres institutions sur quoi repose l'Etat, parce que ces institutions sont en soi nécessaires et infiniment respectables ? A ce compte, nous devrions rayer du glorieux passé littéraire de la France le *Roman de la Rose*, la farce de *Pathelin*, la *Satyre Ménippée*, presque tout Boileau, La Bruyère et la moitié du XVIIIe siècle.

Mais il faut avouer que de tout ce grand et lourd héritage aucune partie ne possède le renom universel dont jouit encore l'œuvre de Molière. Il y a quelques années, lorsque l'Alliance française cherchait à recruter des adhérents aux Etats-Unis, elle ne trouvait pas de moyens plus ingénieux et plus efficaces, pour activer sa propagande, que d'encourager les jeunes Américains et Américaines à se partager les rôles d'une œuvre de Molière, à les apprendre et à organiser une représentation publique. En Belgique, où le théâtre de Molière fut adopté dès le XVIIe siècle et où l'on n'a cessé de l'expliquer dans les classes, il n'est pas rare qu'on le joue entre amateurs, comme

on ferait d'un contemporain. Même il est arrivé qu'à plusieurs reprises, un des chefs-d'œuvre du grand comique ait été traduit dans le dialecte populaire de la Wallonie et qu'il ait remporté un succès auquel les passions religieuses n'étaient, d'ailleurs, pas totalement étrangères. Après 250 ans, le faux dévôt a éveillé les mêmes polémiques qui avaient inquiété les amis de la vraie religion en 1664, mais qui devaient, en dernière analyse, se calmer et s'éteindre à l'avantage du bon sens et de la vraie foi.

Mais, en écoutant *Tartufe*, comme aussi les comédies moins sévères du maître de votre théâtre, on a surtout ri de la déconvenue du traître et de l'engoûment de sa dupe ; on a ri des saillies de Dorine et de l'effarouchement du fourbe devant une belle gorge ; on a reconnu la France à cette netteté, à cette franchise, à cette loyauté exprimées dans un langage incomparable.

Dépouillé de ses éléments circonstanciels, de ce que les passions et les modes du temps y ont laissé, le comique de Molière n'est plus, pour nous, que l'arme défensive dont la Vérité use volontiers et qui la rend invincible. Il ne détruit, ni n'affaiblit rien de sain ou de durable ; il est tonique et rafraîchissant ; il porte la bonne santé de l'esprit français à travers le monde, et c'est pourquoi il est immortel.

CHRONIQUE

ÉLECTIONS

Membres belges :

L'Académie a procédé, en sa séance du 20 mai 1922, à l'élection de trois membres belges.

Ont été élus :

Au titre littéraire :

M. Edmond GLESENER,
M. Jules DESTRÉE.

Au titre philologique :

M. Albert COUNSON.

Le même jour, l'Académie a choisi deux membres étrangers :

Ont été élus :

Au titre littéraire :

M. BRAND WHITLOCK.

Au titre philologique :

M. KR. NYROP.

PRIX

Prix Auguste Michot

En sa séance du 18 mars, l'Académie a pris connaissance de la lettre suivante :

« Monsieur le Secrétaire perpétuel,

» Le *Comité du « Souvenir Auguste Michot »*, dans sa réunion du 12 mars, a décidé que la somme de dix mille francs versée entre ses mains par les amis, les anciens élèves et les admirateurs d'Auguste Michot dans le but de créer une œuvre destinée à honorer sa mémoire, sera remise à l'*Académie royale belge de langue et de littérature françaises.*

» Les intérêts bisannuels de cette somme de dix mille francs seront destinés à récompenser une œuvre littéraire en prose ou en vers, d'auteur belge, consacrée à célébrer « les Beautés de la Terre de Flandre ».

» Auguste Michot est né à Bruges. Il avait pour la terre natale une âme filiale et c'est à la culture française qu'il a dû sa personnalité.

» Le *Comité du Souvenir* a aussi décidé que le prix ainsi fondé porterait le nom de « Prix Auguste Michot ». Il exprime l'espoir que l'Académie voudra bien accepter la mission de remplir ses intentions et vous prie de recevoir, Monsieur le Secrétaire perpétuel, l'expression de ses sentiments les plus distingués.

» Au nom du *Comité du Souvenir Auguste Michot* » :

Le Président d'honneur, E. LAGRANGE.

Le Président, C. MONGENAST.

Le Secrétaire, J. KELDER.

L'Académie a décidé, à l'unanimité, de solliciter du ministre des Sciences et des Arts l'autorisation d'accepter cette mission. Elle a chargé le bureau de remercier le *Comité du Souvenir Auguste Michot.*

Prix de la Société des Auteurs et Compositeurs dramatiques

En sa séance du 20 mai, l'Académie a entendu la lecture du rapport présenté par M. Ivan Gilkin, au nom du jury chargé de l'examen des ouvrages réunissant les conditions fixées pour l'attribution du prix biennal créé par la Société des Auteurs et Compositeurs dramatiques.

Le jury proposait à l'unanimité de décerner le prix pour la période 1920-1921, à M. Georges Rency, auteur de la *Dernière Victoire*, comédie en 3 actes représentée au Théâtre du Parc, en 1921.

L'Académie a adopté cette proposition.

Le jury était composé de MM. Carton de Wiart, Gustave Charlier, Louis Delattre, Ivan Gilkin et Valère Gille.

LES ENCOURAGEMENTS A LA LITTÉRATURE

L'Enseignement de la langue française
Les prérogatives de l'Académie

La Commission chargée par l'Académie de l'examen de la question des encouragements à la Littérature et qui avait présenté un premier rapport communiqué au Ministre des Sciences et des Arts, a repris ses travaux.

L'Académie ayant, dans sa séance du 20 mai, décidé d'une part d'entreprendre une enquête sur l'enseignement de la langue française en Belgique, d'autre part d'examiner le problème des prérogatives de l'Académie, a chargé la même commission de lui faire rapport sur ces questions. Elle a complété la Commission en désignant, pour en faire partie, MM. Auguste Doutrepont et Fernand Séverin.

LISTE DES MEMBRES DE L'ACADÉMIE

Membres belges :

MM. Alphonse BAYOT, rue Réga, 18, Louvain.
H. CARTON DE WIART, Chaussée de Charleroi, 145, Bruxelles.
Gustave CHARLIER, Boulevard Militaire, 44, Bruxelles.
Albert COUNSON, boulevard des Martyrs, 152, Gand.
Léopold COUROUBLE, rue du Mont-Blanc, 43, Bruxelles.
Louis DELATTRE, rue Beekman, 28, Uccle.
Jules DESTRÉE, rue des Minimes, 45, Bruxelles.
Auguste DOUTREPONT, rue Fusch, 50, Liége.
Georges DOUTREPONT, rue des Joyeuses Entrées, 26, Louvain.
Georges EEKHOUD, rue du Progrès, 407, Bruxelles.
Max ELSKAMP, avenue de la Belgique, 138, Anvers.
Jules FELLER, rue Bidaut, 3, Verviers.
Ivan GILKIN, rue Véronèse, 73, Bruxelles.
Valère GILLE, rue des Mélèzes, 11, Bruxelles.
Albert GIRAUD, rue Henri Bergé, 34, Bruxelles.
Edmond GLESENER, rue François Hottat, 21, Bruxelles.
Arnold GOFFIN, avenue Montjoie, 60, Bruxelles.
Jean HAUST, rue Fond Pirette, 75, Liége.
Hubert KRAINS, avenue Emile Max, 68, Bruxelles.
Maurice MAETERLINCK, villa « les Abeilles », Nice.
Albert MOCKEL, avenue de Paris, 109, Rueil (S. et. O.).
Fernand SEVERIN, boulevard Albert, 120, Gand.
Paul SPAAK, rue Jourdan, 84, Bruxelles.
Emile VAN ARENBERGH, avenue de l'Hippodrome, 125, Bruxelles.
Gustave VANZYPE, rue Félix Delhasse, 24, Bruxelles.
Maurice WILMOTTE, rue de l'Hôtel des Monnaies, 84, Bruxelles.

Membres étrangers :

MM. Gabriele D'ANNUNZIO, Gardone (Italie).
Ferdinand BRUNOT, rue Leneveux, 10, Paris.
Mme DE NOAILLES, rue Scheffer, Paris.
MM. Kr. NYROP, Copenhague.
Benjamin VALLOTON, Nouveau Marché aux Poissons, 4, Strasboug.
Brand WHITLOCK.

BRUXELLES. PALAIS DES ACADÉMIES.
LIÈGE. H. VAILLANT-CARMANNE, IMPRIMEUR DE L'ACADÉMIE.